

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Avec plaisir



Comme pour la plupart d'entre vous, 2020 qui s'achève aura été très compliquée pour *Zoom Japon*. La crise sanitaire et les décisions pour la combattre ont été préjudiciables à notre modèle économique fondé sur le financement par la publicité. Grâce à votre soutien, nous avons tout de même pu poursuivre notre activité et continuer à vous proposer un contenu riche et varié. Ce dernier numéro de l'année en est l'expression. Bien que gratuit, *Zoom Japon* s'est donné pour mission de publier tous les mois des articles originaux réalisés avec exigence par des professionnels passionnés. Si nous avons célébré nos 10 ans en 2020, nous pensons déjà à l'avenir qui sera, nous l'espérons, souriant.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Sanctuaire Sai, Ikijima, préfecture de Nagasaki



© Eric Rechsteiner

Plus que tout autre pays dans le monde, le Japon a besoin de lieux, comme ce sanctuaire dédié à la fertilité, pour dynamiser une natalité en berne depuis près de trois décennies. Les événements de 2020 ne devraient pas améliorer la tendance. Alors que le chaos lié à la pandémie de coronavirus provoque une montée en flèche du chômage, les sombres perspectives économiques des personnes en âge de travailler font craindre que le taux de natalité déjà faible puisse encore baisser, aggravant ainsi la crise de vieillissement du pays.

34 % Tel est le pourcentage des Japonais ayant au moins un rapport sexuel par semaine. C'est le chiffre le plus bas enregistré dans l'étude mondiale réalisée par le fabricant de préservatifs Durex. A côté des Grecs qui arrivent en tête avec 87 %, les Japonais sont même très loin des avant-derniers, les Américains, qui sont 53 % à faire l'amour une fois par semaine. Un chiffre cohérent avec la faible natalité dans le pays.

SOCIÉTÉ La majorité sexuelle en question

Une association mène actuellement une campagne en faveur du passage de la majorité sexuelle de 13 à 16 ans. L'objectif est de convaincre le ministère de la Justice de changer la loi de 1907 qui fixe l'âge du consentement à 13 ans afin de le mettre au niveau de la plupart des autres pays dans le monde. La pétition présentée au ministre de KAMIKAWA Yôko a recueilli plus de 40 000 signatures.

SANTÉ Le retour de la syphilis inquiète

Fléau important au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la syphilis (*baidoku* en japonais) avait nettement reculé dans le pays. Mais depuis le tournant des années 2010, cette maladie sexuellement transmissible connaît un regain de vigueur. L'Institut national des maladies infectieuses de Tôkyô signale que le nombre de cas de syphilis dépassera en 2020 le seuil des 5000 pour la quatrième année consécutive.



DR

L'album érotique du coucou comique ou de l'adoration du sexe des femmes de la nuit (Ehon hakai yobuko-dori). *Détail de la 9e estampe. Sans signature.*

Eternel esprit de plaisir

Philippe Pons et Pierre-François Souyri nous proposent une exploration de l'univers de la sexualité et de l'érotisme.

Paru début octobre, *L'Esprit de plaisir : une histoire de la sexualité et de l'érotisme au Japon (17e-20e siècle)* est le fruit d'un long travail de recherche et de réflexion de Philippe Pons et Pierre-François Souyri. Le premier, correspondant du journal *Le Monde* à Tôkyô, nous a déjà régalés de plusieurs ouvrages dans lesquels il a notamment exploré le Japon des marges tandis que le second, professeur honoraire à l'université de Genève, compte parmi les meilleurs spécialistes de l'histoire du Japon. Leur érudition combinée nous permet de profiter d'un ouvrage d'une rare qualité grâce auquel nous découvrons une autre facette de la culture et de la société nippone.

Qu'est-ce qui vous a motivé à écrire cet ouvrage ?

Pierre-François Souyri : L'histoire des mœurs sexuelles est un élément de l'histoire sociale. Il existe des livres académiques en japonais et en anglais sur des périodes ou des thématiques précises, comme les quartiers de plaisir ou les *modern girls (moga)* des années 1920, etc. Nous avons, pour notre part, cherché à en comprendre la dynamique en couvrant une période plus large allant du XVIIe au milieu du XXe siècle et mettre en relief la coupure qui s'opère au contact de l'Occident à partir du milieu du siècle. Le Japon passe alors d'une conception de l'usage des plaisirs sans interdits autres que sociaux à une science sexuelle, importée des pays occidentaux, qui traque une supposée normalité rejetant dans les limbes de l'obscurantisme et du pathologique des pratiques qui n'avaient jamais été problématisées jusque-là. Ainsi les rapports charnels entre personnes du même sexe, par exemple, n'avaient été en rien exclusifs de l'hétérosexualité.

J'ai cru comprendre que cet ouvrage vous a demandé de nombreuses années de travail. Comment l'expliquez-vous ?

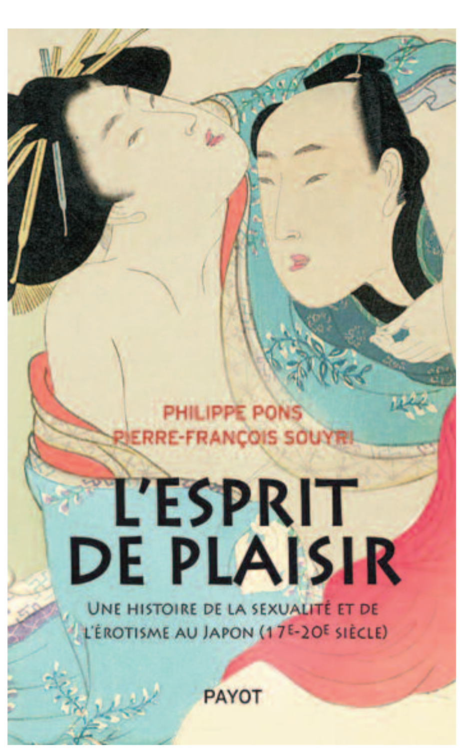
Philippe Pons : Effectivement. Au départ, nous pensions à une sorte d'essai sur l'érotisme et nous nous sommes aperçus que le sujet était infiniment plus complexe et nécessitait des recherches à la fois historiques sur le contexte social et politique des époques considérées, mais aussi littéraires et iconographiques. Et son écriture a pris plusieurs années.

Ce qui frappe d'abord dans votre livre, c'est le rapport au sexe des Japonais qui est très distinct de celui des Occidentaux.

P-F. S. : Dans le cas du Japon, avant le contact avec l'Occident, nous avons affaire à une sexualité non inhibée par une quelconque mauvaise conscience (suspicion, culpabilisation du plaisir) ou des considérations de morale religieuse. La sexualité n'est pas thématisée en tant que telle par le bouddhisme, qui condamne certes le désir comme source d'illusion, mais pas plus le sexe que d'autres jouissances. Elle ne l'est pas a fortiori dans les cultes shintoïstes. La sexualité était réglée par la bienséance, en d'autres termes par des interdits sociaux, et le plaisir charnel faisait partie des arts de l'existence, hédonistes à bien des égards.

Vous consacrez évidemment de nombreuses pages aux estampes à caractère sexuel qui ont connu un certain succès au cours de l'ère Edo (1603-1868). Elles aussi se distinguent des productions occidentales beaucoup moins artistiques et subtiles. Quelles conclusions en tirez-vous ?

Ph. P. : Le Japon a connu un grand art érotique dont les *shunga* furent l'expression la plus connue. Elles avaient pour auteurs, non des spécialistes du genre, mais des artistes reconnus qui avaient bien d'autres talents. La plupart des grands noms de l'*ukiyo-e* (Utamaro, Hokusai ou encore Kunisada) ont sacrifié à l'art érotique, aussi n'y avait-il pas de rupture entre l'art érotique et l'art tout court. On retrouve par exemple dans les *shunga* d'Utamaro la même virtuosité, le même souci du détail que dans ses peintures représentant des insectes. Une autre particularité des *shunga* tient à leur large diffusion dans toutes les couches sociales grâce à la technique de la gravure. Facilement accessibles, elles ne circulaient en rien sous le manteau. Les femmes n'étant pas les dernières à les regarder. L'expression *shunga* ("image du printemps"), qui vient du chinois, est utilisée surtout à partir de l'époque Meiji (1868-1912) – qui en interdit la production et la circulation – pour escamoter le caractère de peintures de mœurs et leur dimension humoristique ou parodique que ces estampes érotiques avaient eue auparavant. A l'époque Edo, on les appelait soit "images de l'oreiller" *(makura-e)* – le sexe était en effet considéré comme une pratique à laquelle il fallait s'initier et les *shunga* étaient souvent offertes aux jeunes mariées comme initiation – ou "images pour rire" *(warai-e)* : drôles, cocasses et accompagnées d'un texte truculent, voire salace, elles étaient destinées à être regardées, non pas en cachette, mais à plusieurs, femmes et hommes. Le sexe n'est en rien à l'époque quelque chose de sombre, à taire ou à cacher, mais de joyeux. Les organes masculins et féminins, surdimensionnés par rapport au corps des personnages visent à focaliser sur l'objet central de la peinture. Et comme les visages doivent toujours être aussi représentés, les positions sont parfois acrobatiques. Couples enlacés, hétérosexuels et homosexuels (masculins ou féminins), désordre de somptueux kimonos entrouverts (qui permettent d'évaluer l'âge des personnages et de les situer socialement : une veuve avec un bonze par exemple...), jeux de miroirs, voyeurisme (un minuscule personnage observant la scène, une servante épiant les ébats de sa maîtresse), onanisme... sont quelques figures du riche registre imaginatif des *shunga*. L'homme et la femme sont sur un pied d'égalité et se donnent mutuellement du plaisir, soulignent les historiennes japonaises spécialisées dans l'art érotique, Dernière particularité des *shunga* : c'est un art renié par le Japon. La plupart des œuvres les plus représentatives ont été achetées par des étrangers au XIXe siècle et au XXe siècle et se trouvent dans des musées à travers le monde (à Boston, Londres ou Paris) ou chez des collectionneurs. Dans l'Archipel, elles restent le trésor caché de particuliers ou dorment dans des réserves de musée. Le Japon officiel se voile la face comme si son riche art érotique entachait l'image de bon ton de la grande Tradition : art du thé, kabuki épuré de tout ce qu'il a pu avoir avant Meiji de truculent ou théâtre Nô. Alors qu'il laisse se développer une prolixe industrie du sexe (voir p. 9) dont une florissante production pornographique.



L'Esprit de plaisir : une histoire de la sexualité et de l'érotisme au Japon, *de Philippe Pons et Pierre-François Souyri est paru chez Payot (26 €).*

En abordant les quartiers de plaisir qui ont tant fait fantasmer les voyageurs occidentaux, qu'est-ce qui vous a intéressé le plus voire étonné le plus ?

P-F. S. : Rejetés à la périphérie des villes et souvent entourés d'un fossé et fermés d'une enceinte, les quartiers de plaisir formaient un contre monde, l'envers de la société enrégimentée de l'époque des shoguns. L'ordre social extérieur à l'enceinte n'avait plus cours : les samouraïs devaient laisser leur sabre à l'entrée. Soupape du refoulé social, ils étaient aussi le foyer de l'imaginaire de l'époque non seulement par la présence d'artistes, musiciens, peintres, et comédiens mais aussi par le cérémonial qui présidait à la rencontre avec une prostituée de haute volée, elle-même pétrie d'une culture raffinée dont témoignent les poèmes envoyés à ses clients, lesquels devaient eux aussi faire preuve d'un même savoir vivre. Les quartiers de plaisir furent abondamment décrits dans la littérature et représentés dans les estampes à commencer par les grandes courtisanes, arbitres des modes. Ce qui est sans doute le plus frappant dans ces quartiers, c'est le raffinement et la splendeur des fêtes qui s'y donnaient, agrémentés de promenades en bateaux sur le fleuve Sumida pour lesquelles de riches marchands dépensaient des fortunes. Mais ce raffinement avait pour pendant le sordide et la souffrance des prostitués de basse catégorie vendues par des familles pauvres. Elles mourraient jeunes : les cendres des dizaines de milliers d'entre elles reposent au Jôkan-ji, surnommé le "temple des âmes abandonnées", non loin du célèbre quartier réservé de Yoshiwara à Tôkyô. La situation était pire dans les quartiers de prostitution non autorisés qui se trouvaient dans les premières villes relais (Shinagawa, Shinjuku, Senju) des grandes routes au départ d'Edo.

Ph. P. : Les dirigeants de Meiji ont officiellement libéré les prostituées tout en maintenant les quartiers réservés et une florissante prostitution dans les quartiers non autorisés. En revanche, ils bouleversèrent le rapport à la sexualité que les Japonais avaient connu jusqu'alors en épousant les normes et les interdits des sociétés occidentales. D'abord, ils pensèrent que puisque ces pays

étrangers représentaient la modernité (et incarnaient une menace pour le Japon), il fallait pour les contrer que l'Archipel se renforce économiquement et militairement en adoptant leurs institutions, technologies et morale. Les réformes des mœurs sexuelles firent partie d'un ensemble de mesures (interdiction des bains publics mixtes, des tatouages, etc.) destinées à paraître "civilisés" aux yeux des Occidentaux. Le plaisir charnel devint une affaire de bonnes mœurs relevant de la médecine légale et de la police. L'éventail des pratiques admises se referma et le désir, corseté, fut recentré sur les ébats du couple légitime avec pour finalité la reproduction. La virginité et la chasteté des femmes furent sacralisées – ce qui n'avait pas été le cas auparavant dans les couches populaires – et le mariage arrangé (coutume de la classe samouraï et des riches marchands) fut étendu à toute la population. Avec l'industrialisation et la masse populaire sans attache née de l'abolition des statuts, les dirigeants se trouvèrent rapidement confrontés au même problème que la bourgeoisie occidentale. La moralisation des comportements des classes populaires, potentiellement des classes dangereuses, devient non plus un moyen de tenir en respect les puissances impérialistes en apparaissant "civilisé", mais un instrument de contrôle politique de la société. Il fallait discipliner le désir, réprimer les énergies inutiles - tout en les canalisant vers l'amour vénal toléré qu'il s'agisse de celui des bourgeois ou des prolétaires afin de mettre la population au travail.

Après des siècles au cours desquels ils ont développé une approche plutôt subtile à l'égard du sexe, les Japonais corsetés par une morale occidentale ont tout de même réussi à s'en libérer d'une certaine manière avec l'essor de l'*ero guro nansensu*. Qu'en tirez-vous comme leçon ?

P-F. S. : La morale sexuelle imposée à l'ère Meiji et le recentrement sur le couple légitime eurent pour effet de placer davantage la femme dans une situation subalterne sur le modèle de la situation qui prévalait dans la classe des guerriers. En dépit des valeurs modernes proclamées, les femmes de Meiji furent soumises à des contraintes plus fortes qu'auparavant. Il faudra attendre le tournant du XXe siècle pour que le Japon commence à se dégager de ce carcan moraliste à la faveur d'une ouverture politique sociale et culturelle, baptisée par la suite la "démocratie de Taishô" (1912-1926) qui s'étend en fait au-delà de cette ère impériale. Nombre d'écrivains et de militantes féministes contribuèrent par une littérature souvent intimiste traitant du désir, de la sensualité, des attentes comme des passions de la femme, à se dégager des visions phallo-centrées de l'époque. Les représentations du ludique sexuel devinrent une composante de la culture de masse baptisée *ero guro nansensu* (érotique, grotesque, absurde) des années 1920-1930, nourrissant une créativité débridée. Une libération des corps et des esprits qui n'est pas sans rappeler le Berlin de la République de Weimar par son cosmopolitisme, son exubérance frivole et volontiers insolente, taraudée par un goût du présent oublieux des nuages qui s'accumulaient. Ce fut la grande époque de la *modern girl* émancipée, d'une remise en cause de la dichotomie normal/anormal (apparition au grand jour du lesbianisme, retour du jeu sur les genres et de l'homo-érotisme) avant que le rideau ne retombe avec la montée du militarisme du début des années 1930. L'esprit de plaisir, comme expression d'une sorte de fureur de vivre et d'exaltation des corps renaîtra dans les ruines de la défaite dans une quête effrénée de jouissance non dénuée de nihilisme chez certains auteurs. Les années d'occupation furent la période la plus libertaire que le Japon ait connue en matière sexuelle. L'occupant traquait toute résurgence du militarisme, mais s'occupait peu des mœurs des vaincus. Avec le retour à la souveraineté en 1952, cette parenthèse libertaire se referma. Le Japon devait exorciser son passé et apparaître comme un pays de bon ton. Il interdit la prostitution en 1958, tout en laissant l'amour vénal proliférer sous d'autres formes ainsi qu'un consumérisme érotico-pornographique protéiforme dans la commercialisation du fantasme.



Situé dans le quartier de Shibuya, à Tôkyô, le Vibe Bar et ses centaines de sex toys et objets sexuels.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Votre ouvrage s'achève sur les années 1960-1970, symbole des révoltes contre une société jugée trop rigide. Pourquoi ?

Ph. P. : Nous avons choisi d'arrêter notre exploration aux années 1960 parce que c'est le début de la période de haute croissance économique qui amorce la prospérité. Sous l'influence de l'américanisme puis de la mondialisation, la cartographie du plaisir charnel et de son imaginaire changent profondément. L'érotisme devient un univers de fantasmes standardisé, une figure du "toujours plus" de la société de consommation qui a certes ses particularités – dont une inventivité que la censure peine (ou ne cherche guère) à contrôler. Que reste-t-il de l'esprit de plaisir dans le Japon contemporain ? C'est une problématique qui dépasse l'objectif historique de ce livre. Sans doute, une part de ludique : le décor parfois extravagant des Love hotel – hôtels pour couple sans bagages qui viennent y passer quelques heures – en est un exemple (voir pp. 24-29) ; l'univers des bars à hôtesses (voir pp. 10-11), dont la "prise" n'est jamais certaine, maintient en outre dans l'amour vénal un jeu de séduction (sinon l'esthétique de la séduction du monde des geishas). Sous couvert des mœurs mondialisées, pourrait subsister au Japon un chevauchement des conceptions anciennes et modernes : une hybridation des secondes par les premières desserrant l'étau d'une normalité imposée. Ce n'est là qu'une hypothèse.

PROPOS RECUEILLIS PAR ODAIRA NAMIHEI

TENDANCE Sexe, vous avez dit sexe?

Au cours des trois dernières décennies, les Japonais ont changé leurs habitudes sexuelles. Un état des lieux.

Le sexe est à la fois une nécessité et un plaisir, et les attitudes populaires à son égard ont historiquement oscillé entre ces deux pôles. Le Japon ne fait pas exception, car les éducateurs, le gouvernement et les médias tentent de façonner les valeurs des gens et de leur attribuer des rôles spécifiques.

Pendant de nombreuses années après la guerre, par exemple, la figure masculine idéale était le salarié qui incarnait à la fois la volonté nationale de production économique et de reproduction sexuelle. Les femmes, quant à elles, ont longtemps été considérées comme des "machines à faire des enfants" comme l'avait déclaré en 2007 le ministre de la Santé YANAGISAWA Hakuo, laissant peu de place au jeu et au plaisir sexuel. Cependant, dans les années qui ont suivi l'éclatement de la bulle financière au tournant des années 1990, de nouveaux types d'hommes sont apparus, tels que les "hommes herbivores" et les *otaku*, qui semblent plutôt passifs et peu intéressés par le sexe et l'interaction avec les femmes (du moins les femmes en chair et en os). Les femmes, en revanche, sont devenues plus actives dans l'accomplissement de leurs désirs sexuels.

Selon Alexandra Hambleton, maître de conférence à l'université Tsuda, à Tôkyô, dont les travaux portent sur les médias, le genre et la sexualité au Japon, il convient dans un premier temps d'aborder la différence entre la réalité sociale et le discours sur les hommes et les femmes. *"Ce n'est pas parce que l'homme idéal a longtemps été décrit comme le salarié que la plupart des hommes sont ou ont été des salariés"*, explique-t-elle. *"De même, le fait que nous parlions davantage des hommes herbivores et des* otaku *ne signifie pas nécessairement qu'il y a eu une forte augmentation du nombre d'hommes qui s'identifient comme tels. Les choses qui captent l'intérêt des médias servent justement à titiller l'imagination plutôt qu'à refléter au fond la réalité sociale. En gardant cela à l'esprit, pour ce qui est de l'évolution de l'attitude des femmes, je pense qu'il y a eu un changement dans la façon dont les femmes pensent au sexe. Bien que cela reste difficile à bien des égards, il est plus acceptable pour les femmes de parler de sexe et de jouir du plaisir sexuel qu'il y a peut-être quelques décennies. Il existe également davantage d'espaces pour trouver des femmes partageant les mêmes idées et pour apprendre ensemble. La pornographie adaptée aux femmes a connu un grand succès, avec des stars individuelles rassemblant de très nombreuses fans, et il existe un nombre croissant de sex-shops s'adressant spécifiquement aux femmes. Si la société japonaise actuelle n'accepte pas pleinement cette transformation, les femmes peuvent trouver des lieux où elles peuvent s'informer sur le plaisir et exprimer leurs désirs sexuels."*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Au tournant des années 1990, certains hommes ont préféré tourner le dos aux femmes en chair et en os.

L'approche plus active des Japonaises en matière de sexualité est confirmée par Kim Ikkyon, professeur à l'université de Kôbe Gakuin et auteur de deux livres sur les *love hotels* (voir pp. 24-29) *Rabu Hoteru Shinka Ron* [L'Evolution des *love hotels*, éd. Bungei Shunjû, inédit en français] et *Seiai Kûkan no Bunka Shi* [Une histoire culturelle des espaces érotiques, éd. Minerva Shobô, inédit en français]. En discutant de la façon dont les *love hotels* ont changé leur physionomie et les

services qu'ils offrent à leur clientèle, elle observe qu'ils ont dû répondre aux exigences d'une nouvelle ère, et que l'une des tendances actuelles est que ce sont de plus en plus les femmes qui choisissent ce lieu.

"Nous sommes passés de l'époque où les hôtels étaient des endroits où un homme emmenait sa compagne à celle où les couples prennent la décision, ensemble, d'y aller", note-t-elle. L'attention portée aux femmes est devenue particulièrement importante compte tenu du fait que, comme le confirment les observations de l'enseignante, dans environ 90 % des cas, ce sont les femmes qui choisissent la chambre du *love hotel* où le couple s'arrêtera.

En ce qui concerne l'éducation sexuelle, les autorités semblent uniquement préoccupées par les rapports sexuels reproductifs, surtout maintenant que le gouvernement attribue la faiblesse du taux de natalité japonais à une prétendue diminution du désir sexuel au sein de la population. D'après Alexandra Hambleton, bien que cet enseignement soit techniquement laissé à la discrétion des professeurs, des écoles et des conseils scolaires, il existe des risques de sanctions s'ils abordent ce que les politiciens conservateurs ont considéré dans le passé comme une "éducation sexuelle extrême". *"Par exemple, en 2003, des enseignants de la Nanao Yôgo Gakkô ont été punis et rétrogradés après avoir créé un programme d'éducation sexuelle destiné à leurs élèves déficients mentaux qui a été jugé "extrême" par les membres du gouvernement métropolitain de Tôkyô. Il avait d'abord été salué comme un grand succès, jusqu'à ce que des responsables politiques conservateurs commencent à mener une campagne contre lui. Bien que les tribunaux se soient finalement rangés du côté des enseignants (après près d'une décennie de lutte devant les tribunaux), l'affaire a servi d'avertissement aux éducateurs, les mettant en garde contre le risque encouru s'ils proposent autre chose que les leçons de biologie très élémentaires proposées dans les manuels d'éducation sexuelle"*, raconte-t-elle. Dans un article récent publié dans la revue *Porn Studies,* elle soutient que les livres et les vidéos écrits par des acteurs du porno sont populaires parmi les jeunes comme source d'éducation sexuelle. *"Le porno apporte quelque chose que les écoles ne peuvent pas fournir - des détails. L'éducation sexuelle ne parle pas du plaisir, des spécificités du sexe, et est souvent très axée sur la biologie de la reproduction sans expliquer comment l'ovule et le sperme se rencontrent réellement"*, ajoute-t-elle.

Si certaines personnes peuvent rechigner à l'idée qu'une vedette du porno puisse jouer le rôle d'éducateur sexuel, il n'en reste pas moins que c'est un phénomène nouveau et qu'il semble s'enraciner. *"Il est important de créer un programme d'éducation sexuelle qui aborde la pornographie, explique en quoi elle n'est pas une représentation réaliste du sexe et enseigne aux élèves l'importance de l'éducation aux médias"*, estime Alexandra Hambleton. *"Ce n'est cependant pas quelque chose vers lequel le gouvernement ou les conseils d'éducation du pays s'orientent. Les jeunes trouveront toujours des moyens d'accéder à la pornographie – que ce soit sous la forme de magazines pour adultes trouvés sous le lit du père d'un ami, ou sur Internet. Il est donc essentiel de s'assurer qu'ils possèdent la capacité d'aborder de manière critique ce qu'ils voient. Pour leur part, certaines vedettes du porno sont très franches sur le rôle que leur travail joue dans l'éducation sexuelle et le prennent au sérieux. Cependant, il faut avoir en tête que la plupart des élèves ne recherchent probablement pas du porno éducatif et finissent plutôt par regarder une grande variété de matériel contenant très probablement des scènes de sexe susceptibles d'être problématiques pour des jeunes sans autres sources d'information sur les spécificités du sexe et des relations sexuelles."*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Dans 90 % des cas, les femmes choisissent la chambre du love hotel. *Hotel AREAS, à Shibuya.*

Une chose qui ne cesse d'intriguer les observateurs (les médias japonais et étrangers regorgent de telles histoires) est l'augmentation récente du nombre de couples japonais n'ayant plus de rapports sexuels et de personnes qui déclarent ne pas s'intéresser au sexe, alors que dans le même temps le Japon possède une industrie du sexe importante et diversifiée. Bien que ces faits soient avérés, la maître de conférence à l'université Tsuda rappelle qu'il convient de les mettre en perspective. *"Les médias semblent fascinés par l'idée d'un Japon sans sexe, mais il existe des données qui montrent que les adolescents et les jeunes de nombreuses économies développées ont moins de relations sexuelles aujourd'hui que par le passé. Ce n'est pas un phénomène proprement japonais, et cela n'a absolument rien à voir avec le faible taux de natalité. Le sexe pour la reproduction et le sexe pour le plaisir sont deux choses totalement différentes. Dans cette optique, l'industrie du sexe au Japon a une longue histoire et est un élément très bien établi de la société. Elle est également très diversifiée, englobant tout, des clubs d'hôtes/hôtesses aux clubs et bars échangistes, en passant par les clubs BDSM, les massages sexuels, les "salons roses" (où le service principal est la fellation), le "delivery health" (*deriheru, *service d'escort girl "livrée" à domicile ou dans un* love hotel*), et tout le reste. Cela montre qu'il existe un marché du plaisir au Japon, mais pas nécessairement dans le cadre d'une relation suivie. L'industrie du sexe est souvent considérée comme un lieu où les gens recherchent une connexion dont il manque dans leur quotidien, ou un lieu pour soulager le stress du travail, du mariage, etc."*, conclut-elle.

Gianni Simone

ÉCONOMIE Les affaires sont les affaires

Profitant des failles de la loi, on ne compte plus les établissements spécialisés qui génèrent un incroyable chiffre d'affaires.

Si le Japon possède la plus grande industrie du sexe d'Asie et l'une des plus importantes au monde, trouver des données fiables sur son fonctionnement et l'argent qu'elle génère relève de la gageure. Les statistiques officielles ne sont pas fiables. En effet, il suffit de comparer les données de la police avec le nombre de publicités dans les magazines de sexe pour constater que le nombre réel de boutiques et de pratiques liées au sexe est bien plus important, ce qui signifie que beaucoup d'entre elles ne sont pas enregistrées auprès des autorités. Cela est particulièrement vrai pour les salons de massage "fashion health" et les "image clubs", tandis que dans le cas des soaplands, seuls quelques établissements sont clandestins *(moguri)*. Pour les non-initiés, un "fashion health" est un endroit relativement bon marché où il n'y a pas de rapports sexuels et où les clients peuvent être masturbés ou bénéficier d'une fellation. Les "image clubs" *(imekura)*, en revanche, proposent à peu près les mêmes services, mais sont axés sur certains fantasmes sexuels (bureau, cabinet médical, salle de classe, wagon de train) et les filles sont déguisées.

Heureusement pour nous, l'économiste KADOKURA Takashi a fait tout le travail nécessaire sur ce qu'il appelle "l'industrie du bas du corps", notamment dans son titre le plus populaire *Sekai no "Kahanshin" Keizai ga Môkaru Riyû* [Pourquoi l'économie mondiale du "bas du corps" est rentable, éd. Hôjôsha, inédit en français]. Dans cet ouvrage, il a analysé et élucidé les mécanismes des profits incroyables générés par l'industrie du sexe au Japon, le nombre réel de travailleurs du sexe dans les entreprises légales et illégales, etc. Selon lui, la seule façon d'estimer la taille du marché du sexe est d'aborder le sujet de bas en haut, en commençant par un seul endroit et en multipliant ensuite les informations recueillies par le nombre approximatif d'entreprises similaires dans le pays.

Prenons, par exemple, le cas des "soaplands". Après avoir effectué un travail de terrain minutieux, il indique que chaque établissement dispose en moyenne de huit pièces. Le temps moyen d'une opération est de 90 minutes, tandis que le temps d'attente est d'environ six minutes. Sur la base de ces données, nous pouvons estimer qu'un établissement reçoit en moyenne 40 clients par jour pour un grand total de 15 000 visites annuelles. En supposant que le client moyen dépense 50 000 yens (400 euros), on peut imaginer que son revenu annuel est d'environ 750 millions de yens (6 millions d'euros). Il ne reste plus qu'à multiplier ce chiffre par le nombre d'entreprises à l'échelle nationale. En 2005, par exemple, la taille du marché des "soaplands" était estimée à 981,9 milliards de yens (7,8 milliards d'euros). Toutefois, seul un quart environ de ces sommes est déclaré au bureau des impôts. En effet, les frais de "services spéciaux" sont rarement déclarés et finissent dans la poche des femmes qui travaillent dans ces établissements. Quant aux salons "fashion health", ils rapportent 678 milliards de yens (5,4 milliards d'euros) par an. Selon les recherches de M. KADOKURA, une échoppe est ouverte 12 heures par jour, elle est fréquentée par 32 500 clients par an (le temps d'une opération est plus courte que dans les "soaplands") et le temps d'attente moyen est de 20 minutes.

Il a également étudié le problème de la prostitution des adolescents au Japon. Dans ce cas, il n'a pas fait de travail de terrain, mais s'est appuyé sur une enquête du gouvernement. En la combinant à ses propres recherches, il est parvenu au résultat suivant : on estime à 170 000 le nombre de lycéennes qui se prostituent chaque année au Japon, et le marché est estimé à 54,7 milliards de yens (440 millions d'euros). Quant à savoir qui sont les clients de ces filles, il note qu'un Japonais sur dix a un "complexe de Lolita" (c'est-à-dire qu'il aime les adolescentes) et que 15 % de la population masculine a regardé de la pornographie enfantine, tandis que plus de 10 % en possèdent. Les ouvrages de KADOKURA Takashi regorgent d'informations qui donnent une véritable idée de l'industrie du sexe au Japon. Par exemple, la taille de ce marché (7 663 milliards de yens) est comparable aux coûts des fonctionnaires du gouvernement (7 880 milliards selon le budget initial pour l'année fiscale 2017). Le marché de "delivery health" représente 1 848 milliards de yens, dépassant le PIB de la préfecture de Shimane (1 767 milliards). Bien conscient qu'une série de chiffres et de données froides ne constitue pas le matériel de lecture le plus divertissant, le chercheur pimente ses recherches avec une bonne dose de futilités statistiques inutiles, mais très amusantes. Par exemple, saviez-vous que le chiffre d'affaires d'un sex-shop spécialisé dans les transsexuels (15,65 milliards de yens) est comparable au montant du contrat de 7 ans (16 milliards) de TANAKA Masahiro de l'équipe de baseball des Yankees de New York ? Ou que le nombre d'actrices de porno au Japon (environ 7 500) est supérieur au nombre estimé d'orangs-outans de Sumatra (environ 7 300) qui sont désignés comme des espèces menacées ? Loin de se limiter à la collecte d'un flux infini de données statistiques, il consacre le dernier chapitre de son livre à une réflexion sur ce que le Japon peut et doit faire de son impressionnante industrie du sexe. Il présente un bon argument pour que le pays renonce à ses lois inutiles (la prostitution est théoriquement illégale au Japon, mais il y a tellement de failles que des milliers d'entreprises sont autorisées à se développer et à prospérer) afin de légaliser et réglementer l'industrie. Il est bien conscient qu'il s'agit d'une position moralement controversée, mais, comme il l'explique, clarifier son statut permettrait de mieux protéger les droits des travailleurs du sexe, d'accroître les recettes fiscales, et aussi d'empêcher la propagation des maladies sexuelles à la fois dans la population en général et parmi ceux qui sont directement impliqués dans le commerce du sexe : les travailleurs et leurs clients.

JEAN DEROME



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

L'industrie du sexe représente un marché gigantesque dont il est difficile d'éavluer la taille réelle.

TÉMOIN **Ne devient pas hôtesse qui veut**

Fréquentant les bars à hôtesses depuis des années, la maquilleuse MASUDA Izumi explique leur fonctionnement.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Club d'hôtesses à Roppongi, à Tôkyô.

Dans le monde exotique et infiniment fascinant du divertissement et de la vie nocturne au Japon, peu d'établissements sont aussi secrets et difficiles à saisir que les clubs d'hôtesses. Nous sommes déconcertés par leur spectacle d'opulence démesuré et quelque peu démodé ; leurs lustres, leurs canapés en velours et leurs paillettes. Surtout, nous ne comprenons pas pourquoi quelqu'un (un homme, en général) est prêt à dépenser beaucoup d'argent en alcool hors de prix juste pour discuter avec quelques filles. Afin de résoudre ce mystère, nous nous sommes entretenus avec la maquilleuse MASUDA Izumi qui travaille dans un *kyabakura* (cabaret club), version junior, moins classe du club d'hôtesses.

Elle est maquilleuse depuis 25 ans, mais sa connaissance des clubs d'hôtesses remonte à dix ans. *"Au début, je travaillais pour une agence d'intérim qui m'envoyait dans différents endroits. Avec le temps, j'ai pu développer des relations personnelles avec certains de ces établissements, et j'ai commencé à travailler régulièrement dans trois clubs à Shinbashi et Ginza, dans le centre de Tôkyô. J'ai également travaillé dans des endroits plus petits dans les banlieues de la capitale et de Yokohama. La plupart des gens pensent que les clubs d'hôtesses et les* kyabakura *sont tous situés dans le centre ville, mais on en trouve quelques-uns dans des quartiers moins fréquentés et des zones résidentielles. En fait, ils font d'assez bonnes affaires car il y a moins de concurrence"*, raconte-t-elle.

Interrogée sur ce qui rend ces endroits si attrayants pour beaucoup d'hommes, elle répond que les hôtesses et les *kyabajô* (les filles qui travaillent à *kyabakura*) sont très douées pour créer un environnement confortable, propice au flirt et à l'égoïsme. *"La plupart des hommes occidentaux n'ont probablement pas besoin de ce genre de choses. Je suppose que c'est un truc très japonais parce que beaucoup de gars ici ne savent pas comment s'y prendre avec les femmes. Une bonne hôtesse est aussi une sorte de psychologue qui écoute les problèmes des hommes et leur offre réconfort et conseils. Parfois, elles peuvent être considérées comme des épouses ou des petites amies de substitution. En fin de compte, les hôtesses vendent de la flatterie. Elles font en sorte que le client se sente bien, important et qu'il s'attende à ce qu'un jour elle couche avec lui"*, poursuit-elle.

En parlant de la différence entre les clubs d'hôtesses (surtout les établissements haut de gamme) et les *kyabakura*, MASUDA Izumi explique que *"pour faire simple, un* kyabakura *est un endroit où les filles sont courtisées par les clients. Dans un club, c'est l'hôtesse qui fait la cour. Ensuite, d'un point de vue professionnel, les* kyabajô *sont plus libres de décider du montant qu'elles souhaitent. En outre, elles n'ont généralement pas d'objectifs financiers à atteindre et ne reçoivent pas d'amende pour les retards ou les erreurs, tant que les clients sont heureux et dépensent de l'argent. Dans certains* kyabakura, *il est également possible de ne rien faire à ses cheveux. Un club est un environnement de travail beaucoup plus strict où les retards ou le fait de garder les cheveux raides ne sont absolument pas tolérés"*, précise-t-elle.

Les hommes et les femmes qui travaillent dans les clubs – en particulier ceux qui sont généralement présentés dans les magazines et les émissions de télévision – se distinguent par leur coiffure tape-à-l'œil, mais selon la maquilleuse, les choses, en réalité, sont un peu différentes, surtout en dehors du quartier chic de Ginza. *"De nos jours, la plupart des hôtes sont des étudiants et leurs cheveux ne subissent pas un traitement spécial. Quant aux filles, elles sont plus nombreuses à choisir une coiffure plus discrète et plus adulte, comme celle des présentatrices de la télévision japonaise qui sont elles-mêmes une catégorie assez populaire de femmes actives"*, souligne-t-elle.

MASUDA Izumi arrive généralement dans un club environ une heure avant son ouverture. *"Beaucoup de clubs ouvrent vers 19 h ou 20 h, donc je dois commencer à travailler sur les filles vers 18 h. Cependant, tout le monde ne commence pas son service en même temps. Certains peuvent commencer vers 22 h. Je dois donc attendre jusqu'à 21h30 ou 22 h au plus tard. Les maquilleuses sont payées par les clubs. Chaque fille se voit déduire de son salaire entre 300 et 500 yens par jour pour couvrir les frais de maquillage. Cet argent est utilisé par le club pour nous payer. Parfois c'est un salaire basé sur le temps, parfois sur le nombre total de filles que nous maquillons chaque mois"*.

En traînant, en parlant aux filles et à leur *mama-san* (les dames qui gèrent les clubs), elle a appris beaucoup de choses sur l'univers des hôtesses. *"J'entends beaucoup d'histoires lorsque je les maquille et les coiffe"*, dit-elle. *"comme leurs plaintes concernant certains clients gênants. Une fille, par exemple, peut dire : "Ce type vient ce soir. Je préfère être ailleurs". Un problème récurrent chez les hôtesses est que, malgré leur minceur, elles se font constamment dire par leur manager de perdre du poids. Il y a toujours un pèse-personne dans le vestiaire, qui rappelle à tout le monde qu'il faut contrôler son poids. De plus, les clubs ont de nombreuses robes que les filles peuvent emprunter, mais elles sont toutes extrêmement petites. Vous ne pouvez pas les porter si vous ne suivez pas un régime. La direction exerce également une pression constante sur les filles en ce qui concerne leur rentabilité, c'est-à-dire le nombre de clients qu'elles parviennent à amener au club et le montant qu'elles leur font dépenser"*.

Selon une enquête menée il y a dix ans, environ

20 % des lycéennes voulaient devenir *kyabajô*. MASUDA Izumi est d'accord pour dire que maintenant, par rapport au passé, il y a beaucoup moins de résistance à l'idée d'être hôtesse. *“Après tout, si vous êtes douée, c'est un travail qui vous donne la chance de gagner beaucoup d'argent tout en ayant un style de vie glamour et en rencontrant beaucoup de gens intéressants”*, assure-t-elle. *“Maintenant, par exemple, beaucoup d'étudiantes mignonnes choisissent ce travail à temps partiel. Il faut dire que par rapport à il y a dix ans, ces filles ont un plus grand choix d'emplois parmi lesquels elles peuvent choisir, que ce soit dans les* meido kafe *[café où les serveuses portent un uniforme de domestique] ou les bars à filles, c'est-à-dire ces endroits où les employées derrière le comptoir sont toutes des filles. Cette dernière catégorie est particulièrement populaire parce qu'elle a l'avantage que les filles sont face aux clients et non à côté d'eux, ce qui les met à une distance raisonnable des mains baladeuses et des types costauds”.*

L'hôtesse est peut-être un métier convoité, mais cela ne veut pas dire qu'il est facile, car il implique bien plus que de bavarder et de boire avec les clients. *“L'hôtesse idéale doit avoir du bon sens”*, note la maquilleuse. *“Elle doit être professionnelle et polie, et se comporter en adulte dans sa relation avec ses clients. Elle doit être intelligente et éduquée, suivre l'actualité et être capable de parler de n'importe quel sujet. Beaucoup d'hôtesses sont évidemment jeunes, mais leur attitude est assez adulte. Les filles qui ne peuvent que sourire et dire “oui” deviennent assez vite ennuyeuses. Elles doivent être capables de contrôler le déroulement et l'humeur de la conversation.”*

*“Si vous voulez réussir dans ce métier, vous devez également être une excellente observatrice et remarquer les changements dans l'apparence et l'humeur des gens, aussi imperceptibles soient-ils. Par exemple, un jour, je me suis fait couper les cheveux de quelques centimètres. La plupart des gens n'ont même pas remarqué ce changement, mais en me rendant dans un des clubs, dès qu'une hôtesse m'a vu, elle m'a dit : “MASUDA-san, es-tu allée chez le coiffeur ? En fin de compte, une hôtesse doit être sensible et alerte, et être capable de lire les gens. Si vous êtes KY (*Kûki Yomenai, *c'est-à-dire incapable de lire l'humeur), ce n'est certainement pas le travail qui vous convient”*, affirme-t-elle.

A l'exception de celles qui travaillent dans des clubs de très haut niveau, de nombreuses hôtesses sont mignonnes, mais pas exceptionnellement belles. *“Ce n'est pas un problème”*, estime MASUDA Izumi. *“Vous pouvez avoir du succès et gagner beaucoup d'argent tant que vous possédez les qualités que je viens de mentionner. De plus, les hôtesses populaires utilisent – on pourrait dire qu'elles réinvestissent – une partie de leurs gains pour acheter de petits cadeaux à leurs clients habituels, et elles se souviennent de tous leurs anniversaires. J'ai vu beaucoup d'entre elles porter un* tangochô *[anneau autour duquel sont accrochées de petites fiches]. Les lycéens et les étudiants au Japon les utilisent pour mémoriser le vocabulaire anglais, mais les hôtesses y notent les détails importants concernant leurs clients, leurs intérêts et leurs goûts, et les sujets dont ils ont déjà parlé. Les types qui fréquentent les clubs sont évidemment heureux de recevoir ce traitement royal. Cela leur donne le sentiment d'être spéciaux.”* **J. D.**







Abema TV

Lorsque AIZAWA Emiri (au centre), l'une des kyabajô les plus célèbres du quartier de Kabukichô, à Tôkyô, a pris sa retraite au printemps 2019, l'événement a généré plus de plus 250 millions de yens (2 millions d'euros) de recettes en deux jours et suscité l'attention des médias.

EVOLUTION Soapland, un drôle de bain

Malgré son interdiction, la prostitution continue de prospérer avec l'existence d'établissements bien particuliers.

Cherchez Yoshiwara sur une carte et vous ne le trouverez pas. Officiellement, le nom n'existe plus, le district ayant été rebaptisé Senzoku 4 Chôme, dans l'arrondissement de Taitô. Le quartier lui-même, bien que situé dans le centre de Tôkyô (pas très loin des attractions touristiques d'Asakusa), est coupé du reste de la capitale, car il est relativement éloigné de toute gare ou station de métro, et personne ne s'y retrouve par hasard. Pour dire les choses simplement, c'est un de ces quartiers auxquels les autorités et la plupart des habitants de la ville essaient de ne pas penser. Mais topographie officielle mise à part, tout le monde connaît Yoshiwara ; même les gens – la grande majorité – qui n'y ont jamais mis les pieds. Après tout, cet espace des plaisirs charnels est là depuis plus de 400 ans.

Yoshiwara est, avec le Kabukichô, l'un des quartiers chauds les plus célèbres de Tôkyô et du Japon. Mais tandis qu'à Kabukichô, les lieux coquins partagent l'espace avec des restaurants, des cafés et même un complexe cinématographique, les rues tranquilles de Yoshiwara sont des rangées de *soaplands* et de maisons closes parfois interrompues par une supérette, un hôtel bon marché ou un étrange magasin d'alimentation qui s'adresse à la population active locale. Il y a tellement d'établissements qu'ils occupent quatre pâtés de maisons complets.

Chaque entrée est gardée par au moins un type en costume sombre. Dans le passé, ils essayaient peut-être d'attirer les passants à l'intérieur, mais avec l'arrivée d'Internet, la plupart des clients font maintenant des réservations à l'avance, de sorte que le travail principal des gars dans la rue est d'accueillir les clients et d'éloigner les personnes indésirables. Cela inclut les étrangers. En effet, le Japon essaie peut-être d'attirer le plus grand nombre possible de touristes asiatiques et occidentaux, mais jusqu'à présent, et à quelques exceptions près, l'industrie du sexe a été immunisée contre l'attrait des devises étrangères.

Une autre chose qui distingue Yoshiwara de Kabukicho et d'autres quartiers similaires est sa morosité et son caractère passe partout. Vu de l'extérieur, tous ces extérieurs gris et anonymes ne sont guère dignes d'être vus. Alors si vous prévoyez d'ajouter quelques photos salaces à votre page Instagram, épargnez-vous un voyage à Senzoku et allez voir ailleurs. Même à l'intérieur, les choses ne sont pas beaucoup plus attrayantes. L'élégance et l'apparat des temps passés, où les *oiran,* ces courtisanes de haut rang, accueillaient leurs clients en portant de magnifiques kimonos, ont disparu.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Nikita, 28 ans, se repose entre deux passes au Soapland Paradise, à Kawasaki.

Les *soaplands* d'aujourd'hui, à la différence des clubs d'hôtesses (du moins les bars haut de gamme de Ginza), sont des endroits tape-à-l'œil, souvent ringards. Après tout, leurs clients ne se soucient guère de leur intérieur et de leur atmosphère. Ils ne s'intéressent pas aux lustres, à un air de sophistication ou à un bavardage intelligent. Ils ne veulent qu'une chose et une seule.

Les *soaplands* de Yoshiwara sont le résultat de la fusion de deux éléments différents de l'histoire sociale : les bains publics (voir *Zoom Japon* n°35, novembre 2013) et les mercenaires du sexe. Examinons d'abord le premier. Les modèles originaux des bains publics japonais sont nés en Inde et sont arrivés au Japon par la Chine à l'époque de Nara (710-784). Au début, on ne les trouvait que dans les temples bouddhistes et ils étaient exclusivement utilisés par les prêtres et les malades. Il a fallu attendre la période Kamakura (1185-1333) pour trouver la première mention d'un établissement commercial de bains. Comme leurs prédécesseurs religieux, ces établissements mixtes étaient plus proches des bains de vapeur car il n'y avait pas de robinets sur place et chaque client ne recevait qu'une petite ration d'eau.

Les choses sont devenues “intéressantes” entre les XVIe et XVIIe siècles, lorsque les bains publics ont ajouté un deuxième étage où les clients pouvaient se détendre et prendre une tasse de thé après leur bain. Ils ont même commencé à embaucher des femmes pour laver le dos des clients, puis les rejoindre au deuxième étage après les heures de travail et les divertir en jouant du *shamisen* et en faisant des tours de magie. Le gouvernement a tenté d'interdire cette pratique plus d'une fois pendant la période Edo (1603-1868) et a finalement réussi en 1841, lorsque les tenanciers ont été déplacés de force à Yoshiwara, qui était alors le quartier des plaisirs officiel de la ville. Enfin, l'interdiction des bains mixtes en 1890 a mis fin à la vente de sexe dans les bains publics.

Cependant, les lois et les règles ne peuvent guère empêcher les gens de passer du bon temps. En 1951, un salon de massage appelé Tokyo Hot Springs a commencé à proposer des bains turcs. Des établissements similaires ont fait leur apparition dans tout le pays et, en un rien de temps, les *“Misu Toruko”* (Miss Turques) en charge des salles individuelles ont commencé à offrir une variété de services plus excitants.

Le *shasei sangyô* (“industrie de l'éjaculation”) a commencé à prospérer à Edo (ancien nom de Tôkyô) à partir du moment où le *shôgun* TOKUGAWA Ieyasu a décidé d'en faire sa capitale. Prévoyant de transformer le petit village en ville, il a ordonné des travaux de construction à grande échelle qui

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

En haut : Affiche en devanture d'un soapland à Kawasaki. En bas : Salle où les hommes choisissent les jeunes femmes au Soapland Paradise, à Kawasaki.

comprenaient la mise en valeur des terres de la baie d'Edo, l'amélioration des liaisons fluviales, le creusement de nouveaux canaux et de douves, et un système pour alimenter la ville en eau. La ruée vers la construction a attiré des dizaines de milliers d'hommes, à tel point qu'en 1733, selon les registres du gouvernement, sur une population de 540 000 habitants, seuls 200 000 étaient des femmes. Ces chiffres n'incluaient pas le contingent de samouraïs, fort de 500 000 hommes.

À cette époque, le quartier chaud de Yoshiwara était ouvert depuis plus d'un siècle. Créé en 1617 près de Nihonbashi, il fut déplacé en 1656 sur son emplacement actuel au nord d'Asakusa (alors en bordure de la ville) et brûla rapidement – avec le reste de la ville – un an plus tard. Il a été à nouveau endommagé par un incendie en 1913 et presque détruit par le grand tremblement de terre du Kantô en 1923, mais il a été reconstruit à chaque fois et est resté en activité jusqu'à ce que la prostitution soit finalement interdite en 1958. Bien entendu, notre histoire ne s'arrête pas là. En fait, ce n'est que le début. Les maisons closes ont peut-être disparu – ou se sont simplement enfoncées dans la clandestinité – mais les bains turcs, officiellement inoffensifs, étaient toujours là. Beaucoup d'entre eux ont déménagé à Yoshiwara et en 1960, ils proposaient à nouveau des services sexuels. Une dizaine d'années plus tard, il y en avait plus de 200 à Tôkyô et plus de 1 000 dans tout l'Archipel.

Pour faire une parenthèse humoristique, l'expression *soapland* est née en 1985, après que les représentants de l'ambassade de Turquie au Japon aient commencé à se plaindre du fait que leur pays soit associé à la prostitution. Toujours soucieuse de ne pas heurter les autorités, l'Association professionnelle des propriétaires de bains turcs, forte de 110 membres, a rapidement réagi à la crise diplomatique qui couvait grâce à un brillant coup de génie. Elle a organisé un concours national pour trouver un nouveau nom. Finalement, ils ont reçu 2 200 propositions, et le nom "soapland" (une idée d'un employé de bureau de Tôkyô) a remporté le morceau.

Aujourd'hui, les *soaplands* doivent lutter contre la concurrence d'une variété de services sexuels souvent moins chers (des salons de massage "fashion health" aux salons roses), mais leur mélange unique de bain et de sexe attire toujours un nombre satisfaisant de clients fidèles. Bien que la prostitution soit encore officiellement interdite dans le pays, ces lieux restent en activité parce qu'ils sont enregistrés auprès des autorités sous la classification de "bains individuels". En d'autres termes, les clients ne paient officiellement que pour prendre un bain avec assistance. Ce qui se passe pendant ou après le bain est une autre histoire. Techniquement, les jeunes filles sont indépendantes et louent leur chambre au *soapland*. Elles doivent soit acheter leur propre matériel de travail (lotions, préservatifs, serviettes, etc.), soit l'établissement les fournit sur facture.

La police, bien sûr, sait pourquoi les hommes continuent d'affluer à Yoshiwara, mais elle les laisse généralement y rester tant qu'ils font profil bas. De temps en temps, ils trouvent une raison de les réprimer, surtout après qu'un incident fasse la une des journaux. Le moment notable où les autorités se sont manifestées remonte à la préparation des Jeux olympiques de 1964. Dans le but de présenter un pays propre et sain aux visiteurs étrangers, le gouvernement a décidé de mettre la pression sur les établissements qui menaçaient de ternir l'image internationale du Japon. C'est alors que l'Association professionnelle des bains a élaboré son propre règlement, dans une démonstration de retenue "volontaire" (sans compter que les nouvelles règles n'ont jamais été appliquées). Depuis lors, toute l'industrie n'a cessé d'évoluer en fonction du courant, s'adaptant aux circonstances tout en s'efforçant d'offrir à sa clientèle un service impeccablement "propre".

G. S.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Parking d'un soapland à Kawasaki, les plaques d'immatriculation des véhicules sont dissimulées pour assurer l'anonymat des clients..

IN SITU **Moi, Riri, employée d'un *soapland***

A 29 ans, cette diplômée d'université a choisi de travailler dans un de ces établissements prisés par les hommes.

Il est 11 heures du matin par une journée exceptionnellement chaude de novembre quand je marche dans l'un des nombreux *soaplands* de Senzoku, le quartier chaud de Tôkyô qui s'appelait autrefois Yoshiwara. Le directeur, avec qui j'ai organisé ma visite au téléphone, me salue à l'entrée et me dit de le suivre. Nous longeons un couloir qui a été peint dans différentes nuances de rose et de mauve, cette dernière couleur se répétant sur le sol en damier. L'atmosphère à l'intérieur de l'établissement est détendue et un peu impersonnelle, comme une clinique un peu coquine.

En chemin, nous passons devant huit pièces utilisées pour les opérations et au bout du couloir, nous trouvons un salon peu meublé : des étagères blanches où les filles (les "interprètes", comme on les appelle) laissent leurs sacs, une télévision à écran large, une table basse couverte de snacks, une boîte de mouchoirs et la télécommande de la télévision, et cinq chaises de style japonais, sans pieds, où les gens s'assoient par terre. L'une d'entre elles est occupée par Riri.

Quand elle me voit, elle sourit et se lève pour me saluer. D'après son profil, Riri mesure 160 cm. Ses 29 ans font d'elle la fille la plus âgée de cet endroit. Elle porte un chemisier et une jupe de couleur blanche, mais je sais déjà à quoi elle ressemble sous ses vêtements : le site Internet de son employeur présente des photos révélatrices des filles qui sont un mélange intéressant de sensualité et d'innocence. Elle est très belle. D'après sa page, elle a tout ce qu'il faut et je n'ai aucune raison de ne pas être d'accord. Lorsque j'ai quitté la maison ce matin, ma femme m'a dit en plaisantant que pour rédiger un article fidèle et détaillé, je devrais essayer Riri. Maintenant que je la vois devant moi, je suis à moitié tenté de suivre sa suggestion. En parlant d'argent, une heure avec Riri me coûterait 30 000 yens (240 euros), 2 000 yens de plus si je la réclamais expressément.

Le service de Riri commence à midi et se termine généralement à 20 heures, mais aujourd'hui, elle a accepté de finir un peu plus tôt pour notre entretien. Elle doit se préparer pour son premier client, alors elle me demande de la suivre sur son "lieu de travail". Son local de service est divisé en deux parties : un lit d'un côté et une baignoire de l'autre. Il y a également un petit bureau recouvert de produits cosmétiques, de lotions assorties, d'une boîte de mouchoirs en papier et d'une petite bouteille d'eau minérale.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Dans la salle de bains, Riri me montre l'un des éléments les plus importants de son métier : le tapis sur lequel ses clients s'allongent après avoir pris leur bain et où elle utilise son corps enduit de lotion pour leur donner le traitement dit de l'éponge humaine, ce qu'on appelait autrefois *awa odori* ou "danse des bulles". Un autre instrument se trouve dans un coin de la pièce : c'est ce tabouret aux formes étranges sur lequel les gars s'assoient pour se faire frotter le corps. Il y a un espace ouvert au milieu pour permettre aux filles d'exercer leur magie sur les parties intimes des clients. *"Après un dernier rinçage, nous nous installons sur le lit pour le* honban *(les choses sérieuses)"*, explique-t-elle.

Une fois qu'elle a terminé avec son client, nous nous retrouvons dans un café pour continuer notre discussion. Les filles des *soaplands* sont connues pour leur technique exquise, alors je lui demande où elle a appris ses tours. *"Toutes les nouvelles doivent suivre une période de formation officielle. La plupart des instructions sont données à l'aide de manuels ou de DVD, mais nous passons parfois du temps avec des travailleuses du sexe chevronnées qui nous montrent les ficelles du métier. Certaines dames expérimentées finissent par devenir instructrices et peuvent prolonger leur carrière en transmettant leur savoir"*, raconte-t-elle. Riri pense que les hommes fréquentent les *soaplands* parce qu'ils ne peuvent pas obtenir ce qu'ils veulent chez eux. *"Ils me disent souvent que leur femme ou leur petite amie ne veut pas faire ceci ou cela. Alors évidemment, ils vont le chercher ailleurs."* L'*awa odori* est sans doute la technique la plus difficile à maîtriser et est extrêmement éprouvante pour leur corps, surtout lorsqu'elle est répétée toute la journée.

Par le passé, une bonne partie des filles travaillant dans ces établissements avaient abandonné l'école et leurs perspectives d'emploi étaient assez limitées. Riri appartient à une nouvelle génération de travailleuses du sexe sophistiquées et instruites. *"J'ai commencé quand j'étais à l'université. Je cherchais un emploi à temps partiel, mais je n'étais pas intéressée par les emplois habituels comme serveuse ou employée de supérette. Puis une de mes camarades de classe m'a fait découvrir le* soapland *où elle travaillait. Après mes études, j'ai trouvé un emploi de bureau, mais c'était ennuyeux, je n'aimais pas les longues heures de travail et le harcèlement constant dont je faisais l'objet, et le salaire était faible. Je suis alors retournée au* soapland. *Ici, je peux choisir mes heures de travail et mes revenus sont élevés"*. L'argent, bien sûr, est la raison pour laquelle les filles se retrouvent à Yoshiwara ou dans les autres quartiers chauds disséminés dans tout le pays. *"Chacune de nous a des raisons différentes de faire ce boulot, mais à ma connaissance, peu de filles à qui j'ai parlé le font pour rembourser une dette."*

Elle travaille en moyenne 15 jours par mois et a trois ou quatre clients par jour, dont beaucoup sont des habitués. *"En règle générale, je travaille toujours le week-end et je prends congé le lundi et le mardi. Je travaille de 12 h à 20 h ou 21 h. Entre les clients, je passe le temps dans le salon à discuter avec les autres filles. Nous nous maquillons, nous naviguons sur Internet, nous regardons la télévision ou nous jouons à des jeux sur nos smartphones. La plupart d'entre elles sont gentilles, mais nous ne traînons pas vraiment ensemble quand le travail est terminé. Pendant mes jours de congé, je préfère sortir avec mes propres amis. Certains d'entre eux savent ce que je fais et n'ont rien contre. Ils me demandent toujours combien d'argent je gagne. Mais ma famille ne sait rien. Ils pensent que je travaille comme* kyabajô (voir pp. 10-11). *La réception ici a été formée pour répondre au téléphone comme si c'était un club, j'ai donc réussi à garder mon secret jusqu'à présent. Mais je ne sais pas ce que l'avenir me réserve"*, confie-t-elle.

Les *soaplands* étaient autrefois considérées comme des endroits sordides et malsains, mais Riri affirme que les établissements ont considérablement évolué. C'est pourquoi ils attirent maintenant des filles comme elle. *"D'un côté, ils nous traitent professionnellement parce qu'ils ont besoin de nous pour gagner de l'argent. De l'autre côté, ils sont très stricts parce qu'ils veulent que les clients continuent à venir. Ainsi, par exemple, nous faisons un test de dépistage des MST une fois par mois. Maintenant, il suffit d'envoyer des échantillons d'urine et de sang par courrier. Dans cet établissement, ils nous font même passer des tests de dépistage de drogues. S'ils vous attrapent en train de vous droguer, vous êtes dehors et il est très difficile de trouver un autre emploi dans le métier"*, ajoute la jeune femme.

MARIO BATTAGLIA

CINÉMA Pas de quoi fouetter un chat

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le rapport au sexe a beaucoup évolué dans le 7e Art.

Le sexe et l'érotisme imprègnent tous les aspects de la culture populaire au Japon. La littérature, le cinéma, les mangas et les *anime* ont exploré le sexe sous tous ses aspects. Plutôt que d'aborder le thème du *hentai* souvent traité, nous avons choisi de nous concentrer sur le cinéma grand public de l'après-guerre.
C'est avec la sortie en 1946 de *Hatachi no Seishun* [La Jeunesse à vingt ans] du réalisateur SASAKI Yasushi que tout a commencé. L'histoire elle-même est typiquement romanesque, et le film n'est certainement pas un chef-d'œuvre, mais il met en scène le premier baiser du cinéma japonais, ce qui en a fait une sensation majeure à l'époque, à tel point que le 23 mai, date de sa sortie, a été déclaré "Jour du baiser". En vérité, le premier baiser à l'écran a eu lieu quatre mois plus tôt, mais il est passé assez inaperçu car *Nikoniko Taikai Ohitsu Oharetsu* [Pursuit] de KAWASHIMA Yûzô n'était qu'un court métrage comique. En évoquant sa scène qui a fait date, le protagoniste masculin de *Hatachi no Seishun*, ÔSAKA Shirô, a rappelé plus tard que *"le baiser avait un goût de désinfectant"*. Une petite gaze imbibée de peroxyde d'hydrogène avait été placée entre les lèvres des acteurs. C'était une autre époque où même l'acte d'embrasser faisait l'objet d'un débat public.
Il est intéressant de noter que cette scène particulière du baiser a été décidée alors que le pays était sous la tutelle des forces d'occupation alliées. Alors que les autorités américaines imposaient une censure stricte sur tout ce qui pouvait rappeler aux Japonais leur passé autoritaire et de droite, elles ont utilisé la culture pop pour promouvoir une société plus libérale. Selon HIRANO Kyôko, auteur de *Mr. Smith Goes to Tokyo : Japanese Cinema Under the American Occupation, 1945-1952* (éd. Smithsonian Institute Press, 1994, inédit en français), les alliés estimaient qu'il était *"essentiel pour les Japonais de remodeler leurs pensées pour exprimer ouvertement leurs désirs et leurs sentiments devant les gens sans se dissimuler"*. Dans le même temps, si l'expression du désir était considérée comme libératrice, la nudité explicite était interdite. Même le sujet des "femmes de réconfort" (esclaves sexuelles) a été interdit car jugé trop érotique, contribuant ainsi à mettre un voile sur cet aspect de l'histoire sombre du pays.


Shôchiku
En 1946, le premier baiser dans le cinéma japonais.

Si le cinéma en temps de guerre visait à soutenir les efforts militaires du pays, de nombreux films d'après-guerre portaient sur les conséquences néfastes du conflit sur la vie des gens. En 1948, OZU Yasujirô a lui aussi apporté sa contribution avec *Une Poule dans le vent (Kaze no Naka no Mendori)*, l'histoire d'une jeune femme qui attend le retour de son mari du front. Lorsque son fils tombe malade, elle est obligée de se prostituer pendant une nuit pour payer les lourdes factures de l'hôpital. Le film d'OZU dépeint la société à l'époque où le pays ne disposait pas encore d'un système d'assurance maladie universelle et où les familles des soldats avaient beaucoup de mal à joindre les deux bouts. Si le cinéaste ne montre jamais les gens au lit, cette œuvre se distingue par contre dans sa filmographie par un titre unique qui met en scène un drame de grande ampleur et une scène particulièrement violente où la femme est poussée par son mari dans les escaliers.
Si TANAKA Kinuyo – la protagoniste du film d'OZU – descend les escaliers, TAKAMINE Hideko les monte encore et encore dans *Quand une femme monte l'escalier* (*Onna ga Kaidan wo Agaru Toki,* 1960) de NARUSE Mikio. Dans ce qui est considéré comme le point culminant du travail cinématographique du réalisateur consacré au rôle des femmes dans la société, l'actrice joue le rôle de Keiko, responsable (ou *mama-san*, comme on les appelle en japonais) d'un bar à hôtesses (voir pp. 10-11) à Ginza. Respectée par ses collègues et recherchée par ses clients, cette veuve tente d'ouvrir son propre bar, mais n'a pas les moyens financiers nécessaires. Devenir la maîtresse d'un homme riche serait la solution la plus rapide à ses soucis financiers, mais c'est la dernière chose qu'elle est prête à faire. Le titre du film fait allusion aux sentiments de Keiko envers son travail et sa situation : elle méprise de monter les escaliers qui mènent au bar chaque soir car elle n'est que trop consciente que dans son bar – et dans d'autres endroits du même genre – les femmes sont sexualisées et deviennent l'objet de la convoitise des hommes. En même temps, elle sait que le métier d'hôtesse offre à la

femme l'un des rares moyens de devenir économiquement indépendante. Finalement, elle finit par se retrouver au lit avec un client marié pour réunir la somme dont elle a besoin pour s'occuper de sa famille. Dans la dernière séquence du film, nous voyons Keiko monter à nouveau les escaliers, avec un sourire sans fard et le cœur lourd.

Ce film est sorti à la fin des années 1950, une décennie au cours de laquelle la société japonaise a connu une série de changements et de luttes sociales. En ce qui concerne le cinéma et les mœurs sexuelles, 1956 a été une année particulièrement importante. D'un côté, MIZOGUCHI Kenji a sorti son dernier film, *La Rue de la honte (Akasen Chitai)*, une sorte de tragicomédie représentant la vie de cinq femmes qui travaillent dans un bordel à Yoshiwara (voir pp. 12-15). Chacune d'entre elles a des problèmes et des motivations différentes, mais le cinéaste montre de manière impartiale et quasi documentaire que leurs problèmes sont plus financiers que moraux. *La Rue de la honte* peut également être considéré comme une sorte de document historique car il a été réalisé alors que la Diète débattait de l'interdiction de la prostitution. En effet, la loi sur la prévention de la prostitution a été promulguée quelques mois seulement après la sortie du film. MIZOGUCHI a été critiqué à l'époque pour son attitude ambiguë vis-à-vis de la prostitution. Cet élément est en fait l'un des points forts du film, car le réalisateur montre tous les aspects du problème, y compris le fait que tous les travailleurs du sexe ne sont pas misérables.

S'ils représentaient la vieille garde du cinéma japonais, quelques films sortis la même année annonçaient de nouvelles tendances tant dans le cinéma que dans la société japonaise. *La Saison du soleil (Taiyô no Kisetsu)* de FURUKAWA Takumi et *Passions juvéniles* (*Kurutta Kajitsu)* de NAKAHIRA Kô, tous deux basés sur des romans d'ISHIHARA Shintarô, ont créé la sensation, montrant (enfin, métaphoriquement) beaucoup de sexe occasionnel et inaugurant la brève mais frénétique mode de la "tribu du Soleil" (*Taiyôzoku*), un groupe de jeunes privilégiés passant son temps à boire, à naviguer et à courir après les filles. Apparemment inconscients des efforts du pays pour reconstruire l'économie après la guerre et des sacrifices qu'elle a exigés de la plupart des gens, ces individus ont été à la fois critiqués et enviés pour leur vie insouciante et téméraire.

Les romans et les films liés à la "tribu du Soleil" n'étaient peut-être que l'expression créative d'une petite élite, mais la colère et la violence présentées dans ces histoires pouvaient également être observées dans les rues de Tôkyô et d'autres villes japonaises où les gens manifestaient contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain. Ces manifestations de rue sont présentées dans *Contes cruels de la jeunesse* (*Seishun Zankoku Monogatari*, 1960), le film d'ÔSHIMA Nagisa annonçant l'arrivée de la nouvelle vague japonaise.

Contrairement aux privilégiés de la "tribu du Soleil", les jeunes qui apparaissent dans ce film sont des petites frappes et des étrangers, mais ils sont mus par le même instinct animal. Il y a bien sûr beaucoup de sexe (assez maîtrisé par rapport aux normes actuelles, mais pas pour les spectateurs de l'époque), y compris une scène où un garçon emmène une fille qu'il vient de rencontrer sur un bateau sur une rivière et la viole… après quoi le couple tombe amoureux.



La Rue de la honte *se déroule dans un bordel.*

Daiei

L'utilisation de scènes de viol est sans doute l'une des caractéristiques les plus troublantes non seulement dans le cinéma japonais, mais aussi dans la littérature et les mangas, y compris les œuvres grand public. Non seulement cet acte est utilisé avec nonchalance dans de nombreux titres, mais la victime finit souvent par l'apprécier et même par tomber amoureuse du violeur. L'exemple le plus célèbre de cette tendance controversée est *The Reipuman (The Rapeman),* un manga conçu, de façon surprenante, par une femme, AISAKI Keiko. Publiée de 1985 à 1992, la série a été adaptée en neuf films en prises de vues réelles entre 1993 et 1996. Le violeur est un gentil et beau professeur de lycée qui dirige également Rapeman Services, une entreprise dont le but, comme le dit sa devise élégante, est de *"redresser les torts par la pénétration"*. Parmi ses clients, on compte des gars qui ont été largués par leur petite amie ou des salariés qui veulent donner une leçon à un *"collègue perturbateur"*.

La popularité de ces films est plus facile à comprendre lorsqu'on les juge dans le contexte de la société misogyne du Japon, où même les politiciens et les membres du Cabinet sont pris à blâmer les victimes de viol. Mais même en Occident, il y a des gens qui ne semblent pas avoir de problèmes avec ces œuvres. Par exemple, Thomas et Yuko Weisser, dans leur *Japanese Cinema Encyclopedia : The Sex Films*, ont écrit que NAGAISHI Takao, qui a réalisé sept des neuf films, a pris *"une prémisse manifestement offensante pour en faire une comédie noire pour adultes terriblement drôle … Et, surtout, il a pris le temps de développer un groupe de personnages qui sont en fait très sympathiques."* Allez comprendre.

L'une des choses qui distinguent le cinéma japonais

Réalisé en 2014 par Hiroki *Ryûichi, cinéaste qui a fait ses débuts dans le* pinku eiga *(voir pp. 19-21),* Kabukicho Love Hotel (Sayonara Kabukichô) *se déroule dans un* love hotel *(voir pp. 24-29).*

des autres pays est que plusieurs réalisateurs se sont fait les dents dans le genre *soft porno* (voir pp. 19-21) avant de tourner des films grand public. L'un de ces réalisateurs est HIROKI Ryûichi, qui a continué à explorer les thèmes sexuels tout au long de sa carrière. *Kabukicho Love Hotel* (*Sayonara Kabukichô,* 2014), par exemple, est un drame qui se déroule dans un *love hotel* (voir pp. 24-29) à Kabukichô, sans doute le quartier chaud le plus sordide de Tôkyô. L'un des personnages est un type qui, après avoir perdu son emploi dans un hôtel de luxe, se retrouve à gérer un *love hotel* et à être témoin des événements et des histoires en tout genre qui s'y déroulent sur une période de 24 heures.

Nous ne pouvions pas terminer notre brève exploration sans inclure le titre le plus célèbre du genre : *L'Empire des sens (Ai no Korîda)* d'ÔSHIMA Nagisa. Basé sur des faits réels, l'histoire d'amour dévorante entre ABE Sada, une ancienne prostituée, et un propriétaire de restaurant, qui a abouti au meurtre de son amant par asphyxie érotique et son émasculation, le film est sans doute l'un des seuls chefs-d'œuvre érotiques du cinéma ; la rare œuvre grand public (grand public signifiant qu'elle a circulé dans le réseau des salles commerciales, et non sur le marché du porno) qui montre graphiquement de longues scènes d'activité sexuelle non simulées. Sorti en 1976, il a d'abord été fortement coupé par la censure avant d'être saisi par les autorités et de faire l'objet d'un long procès pour obscénité qui a duré jusqu'en 1978. Grâce à une argumentation éloquente et à un large soutien du public, ÔSHIMA a réussi à forcer le tribunal à donner une définition de l'obscénité, et a finalement gagné le procès. En définitive, *L'Empire des sens* est une extraordinaire méditation sur la dimension physique et la puissance émotionnelle du sexe. Le réalisateur a déclaré un jour : *"Je crois que par l'union avec un autre individu, on tente de s'unir avec le reste de l'humanité et toute la nature".* Son film en constitue la meilleure expression.

GIANNI SIMONE

RÉCIT **Hasegawa Chisa, princesse du *pinku***

Les “films roses” sont un des piliers de la production cinématographique au Japon. L’une de ses actrices raconte.

N*ulle part ailleurs qu’au Japon”* est une expression souvent utilisée pour mettre en avant la culture supposée unique et quelque peu bizarre de l’Archipel. Au niveau cinématographique, il y a le *pinku eiga* ou *roman porno* (nom donné par le studio de la Nikkatsu à ses *pinku eiga*)

Les "films roses" sont une forme uniquement japonaise de pornographie *soft* qui, bien que contenant plusieurs scènes de sexe et de nus, ne montrent jamais explicitement les organes génitaux, les poils pubiens ou les rapports sexuels hardcores. Ils sont généralement produits par de petites sociétés indépendantes et sont diffusés dans des cinémas spéciaux en triple facturation. Depuis que KOBAYASHI Satoru a réalisé *Nikutai no Ichiba (Flesh Market)* en 1962, les films roses sont devenus un pilier du cinéma nippon, et ont même rassemblé leur part d’amateurs à l’étranger.

En termes de production, les films roses peuvent difficilement rivaliser non seulement avec les superproductions hollywoodiennes, mais aussi avec les films japonais grand public. Ce que peut accomplir un film de ce genre est sévèrement limité par son budget minuscule : un maigre trois millions de yens. En revanche, les réalisateurs jouissent d'une grande liberté de création. En effet, ces productions sont un vivier de nouveaux talents qui, dans de nombreux cas, sont capables de faire le saut vers les films grand public. La liste des anciens réalisateurs de films roses est longue et variée et inclut TAKITA Yojirô qui a réalisé la longue série de comédies légères *Chikan densha* [Le train du peloteur] avant de remporter l’Oscar 2009 du meilleur film en langue étrangère avec *Departures (Okuribito)*. L’un des chouchous des festivals de

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

En 2019, HASEGAWA Chisa a tourné dans 6 pinku eiga.

cinéma européens est KUROSAWA Kiyoshi (voir *Zoom Japon* n°30, mai 2013), qui a remporté deux prix à Cannes dans la section Un Certain Regard et qui a reçu cette année le prix de la meilleure réalisation à Venise. Mais son tout premier film, en 1983, était un film rose : *Kandagawa Inran Sensô (Kandagawa Pervert Wars).*

Les sociétés de production de *pinku eiga* sont toujours à la recherche de nouveaux talents pour satisfaire leurs fans inconditionnels. L'actrice HASEGAWA Chisa a récemment été recrutée. Née dans la préfecture de Kôchi, sur l'île de Shikoku, elle s'est installée à Tôkyô à 18 ans pour ses études, et a commencé à étudier l'art dramatique tout en fréquentant la prestigieuse université de Waseda. Après avoir obtenu son diplôme, elle a joué dans des productions théâtrales et des films indépendants, notamment *Yûutsu na Hana* [Fleur de mélancolie], un court métrage présenté au Festival du microfilm de Shibuya en 2018 pour lequel elle a remporté le prix de la meilleure actrice. *"Ce film contenait une scène de nu"*, raconte-t-elle. *"Lors de l'avant-première, j'ai été approchée par le réalisateur expérimenté IKEJIMA Yutaka qui m'a dit : "Si vous n'avez aucun problème à être nue dans un film indépendant, pourquoi n'essayez-vous pas plutôt des films roses ?* (rires). *C'est comme ça que j'ai commencé"*.

Elle a tourné ses deux premiers films avec lui, qu'elle considère comme son mentor, et a remporté l'année dernière le prix de la nouvelle actrice lors du Grand Prix rose annuel. IKEJIMA "Mr. Pink" Yutaka est considéré comme le cinéaste rose qui a le plus de succès. Après avoir rejoint le groupe théâtral Tenjô Sajiki de TERAYAMA Shûji à la fin des années 1970, il a fait ses débuts comme acteur de cinéma rose en 1981. Aujourd'hui âgé de 72 ans, il a joué dans plus de 500 films et, depuis 1988, en a réalisé quelques 140.

En comparant des réalisateurs chevronnés comme IKEJIMA et la nouvelle vague de créateurs de films roses, HASEGAWA Chisa affirme que les deux groupes abordent différemment les scènes d'amour. *"Les réalisateurs de la vieille école traitent les scènes d'amour comme une sorte de faveur accordée aux fans"*, dit-elle. *"Il y a l'histoire d'un côté, et puis, toutes les dix minutes, ils proposent une scène de sexe pour rendre le public heureux. Les réalisateurs plus jeunes, en revanche, ont tendance à traiter les scènes d'amour comme une partie intégrante de l'intrigue. Il doit y avoir une raison de faire l'amour à ce moment précis."*

Bien que les films roses soient des films de sexe, il existe une différence entre eux et les films AV (vidéo pour adultes), l'équivalent japonais des films pornographiques occidentaux. Alors que ce dernier genre est axé sur les scènes de sexe, les films roses sont quelque peu uniques car ils combinent des scènes de porno soft avec de véritables intrigues englobant tous les genres, du drame au thriller d'action en passant par l'horreur et la science-fiction. C'est ce qui a d'abord attiré l'actrice dans cet univers. D'un autre côté, elle admet que sa première expérience de tournage d'un film rose a été plutôt traumatisante. *"Les scènes de nu dans les films indépendants viennent tout naturellement car elles font partie du développement de l'histoire ; elles sont là pour une raison. Mais les films roses sont avant tout une affaire de sexe. Ils ont des intrigues, bien sûr, mais beaucoup de fans ne s'intéressent qu'aux scènes coquines. Donc la caméra se rapproche souvent, sous votre jupe. Cela peut être assez gênant"*, confie-t-elle.

La connaissance intime qu'elle a de la caméra lui a également causé un autre type de "problème technique". *"Pendant les nombreuses scènes de nudité, les actrices doivent porter un string, ce que je ne porte jamais au quotidien"*, dit-elle. *"Mais comme au Japon, il est interdit de montrer des poils pubiens, il faut être très prudent quand on tourne un film. Quand j'ai commencé à apparaître dans des films* Pinku*, je ne savais rien de ces choses. Un jour, nous tournions une de ces scènes, et le réalisateur a soudain crié "coupez !" Il est venu me voir et m'a dit : "Pourquoi ne t'es-tu pas rasée correctement ? Débarrasse-toi de ces poils et fais vite parce que tout le monde t'attend. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un temps précieux ! J'étais choquée. Je me souviens avoir pensé : "Mais qu'est-ce que je fous ici ? J'ai passé des années à peaufiner mon jeu d'actrice... pour ça* (rires) *?! Maintenant je vais bien, mais il fut un temps où je n'aimais pas vraiment les scènes d'amour."*

Dans ce genre de films, les scènes de sexe sont simulées et il n'y a jamais pénétration. *"Quand nous les tournons, nous utilisons un* maebari. *C'est quelque chose qui se fixe à l'entrejambe pour couvrir les parties génitales. Une grande attention est portée à l'angle de la caméra lors du tournage pour qu'elles ne soient pas visibles. Cela comprend de la gaze, des tissus et des serviettes hygiéniques coupés sur mesure et utilisés en combinaison avec du ruban adhésif. Pour les acteurs masculins, en particulier, les choses peuvent se compliquer car une érection soudaine peut provoquer le décollement du* maebari.*"*

Les poils pubiens mis à part, pendant le tournage d'un film rose, chaque minute compte car les réalisateurs n'ont que trois jours pour terminer un film, ce qui entraîne de longues heures de travail et un rythme de tournage effréné qui ne permet guère la multiplication des prises. En effet, l'une des choses que la jeune femme n'aime pas dans les films roses est que, faute de temps, ils n'ont pas le temps de répéter. *"Un autre point auquel les réalisateurs doivent faire attention, c'est la façon dont ils dépensent leur argent. S'ils dépassent leur budget, ils doivent payer de leur poche. Cependant, il y a des réalisateurs qui sont soutenus par des sponsors et qui ont plus de poids financier"*, raconte-t-elle. En parlant d'argent, une chose qui peut surprendre beaucoup de gens est la faiblesse du cachet que la plupart des acteurs gagnent dans ce métier. *"En moyenne, je suis payé 50 000 yens (400 euros) par jour. Comme un film est réalisé en trois jours seulement, je ne gagne que 150 000 yens. L'année dernière, par exemple, j'ai joué dans six films. Faites le calcul. C'est pourquoi j'ai aussi un travail de bureau à temps partiel"*, explique HASEGAWA Chisa. *"Certains rôles principaux masculins travaillent plus que moi, et les grandes stars sont évidemment mieux payées que moi. Mais d'un autre côté, les actrices de haut niveau ne sont pas autorisées à travailler trop, car sinon les fans en ont assez de voir*

toujours le même visage. Pour moi, c'est un peu différent parce que je joue habituellement le personnage féminin numéro trois dans un film, donc mon temps à l'écran est comparativement plus court." La présence de trois actrices est l'une des "règles d'or" des films roses, les autres étant que chaque film dure 71 minutes et doit comporter une scène de sexe toutes les dix minutes.

Si le sexe est évidemment ce qui attire de nombreux fans au cinéma, les *pinku eiga* abordent tous les genres. "*L'une de mes expériences d'acteur les plus amusantes a été de jouer l'année dernière dans* Hentai Kaidan Shihôdaisarehôdai (The Kind-hearted Man). *C'est un film d'horreur érotique dans lequel je joue le fantôme qui hante le protagoniste. J'ai dû porter un masque tout le temps, donc on ne peut jamais voir mon visage. Il y a aussi une scène où ils ont utilisé de vrais asticots. Ils rampaient sur tout mon corps pendant le tournage* (rires) *! C'était dur, mais très amusant aussi."* Ce film a été projeté au Festival international du film fantastique de Bucheon, en Corée du Sud, un cas rare où un film rose a été invité à un festival de cinéma grand public.

L'an passé, seuls 37 films roses ont été tournés au Japon, ce qui est loin des 230 titres produits pendant leur âge d'or dans la première moitié des années 1980. *"Il est difficile de survivre quand il y a tant de films pornographiques gratuits disponibles sur Internet. Cependant, bien que les* pinku eiga *soient en déclin au Japon, ils ont récemment suscité l'intérêt de cinéphiles à l'étranger. Les actrices sont particulièrement populaires en Asie, tandis que les fans européens semblent avoir un faible pour les films roman porno classiques des années 1960 et 1970"*, note-t-elle. Sur les 37 titres réalisés, en 2019, 36 ont été produits par OP Eiga, qui serait le plus grand et l'un des plus anciens studios indépendants japonais. OP Eiga est également propriétaire du cinéma Okura, le principal lieu de projection des films roses dans la capitale.

Selon HASEGAWA Chisa, il y a deux types de clients qui fréquentent ce lieu : ceux qui vont voir les films et ceux qui ont d'autres choses en tête. *"Beaucoup, sinon la plupart des amateurs du premier groupe sont des fidèles de la première heure. Ce sont les fans les plus convaincus qui suivent le genre depuis 30 ans et qui aiment voir des films sur grand écran. Ce qui est bien quand on est petit, c'est que nous avons une communauté de fans très soudée et nous essayons de leur montrer notre gratitude pour leur soutien continu. Avant la pandémie, par exemple, nous organisions des manifestations tous les mois à l'Okura, et le cinéma était toujours plein. Quant au second groupe, beaucoup d'homosexuels se rendent au cinéma pour s'amuser. Ils ne se soucient pas de ce qui est montré. Ils achètent juste un billet et font leur truc dans le noir. Et les gays ne sont pas les seuls à chercher du sexe. Disons qu'une femme non accompagnée dans la salle court le risque d'être agressée"*, explique l'actrice.

Elle essaie de rester discrète sur son travail. *"Ma famille ne s'y est jamais intéressée, et je ne leur ai jamais parlé du genre de films dans lesquels je joue. S'ils savaient la vérité, je suppose qu'elle n'approuverait pas* (rires). *Mes amis acteurs savent ce que je fais, bien sûr, et cela ne leur pose aucun problème."* Aujourd'hui âgée de 38 ans, HASEGAWA Chisa est consciente qu'il ne lui reste que quelques années pour travailler dans ce genre, et elle espère pouvoir continuer à jouer dans d'autres productions. Bien qu'elle se montre contrastée sur la quantité de sexe dans les films roses, elle est reconnaissante d'avoir pu en tourner. *"Depuis le début, j'ai toujours abordé ce travail en tant qu'actrice. Pour moi, le fait qu'il s'agisse de films érotiques n'a pas vraiment d'importance. Je fais des films parce que je veux m'exprimer, je veux raconter une histoire et donner vie à un personnage. Cela dit, si quelqu'un aime juste regarder mon corps et trouve du plaisir à regarder les scènes de sexe, ça me convient aussi."*

G. S.



L'actrice à l'entrée du cinéma Okura, haut lieu du cinéma rose dans le quartier d'Ueno, à Tôkyô.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

TRUC Les recettes d'un bon coup de fouet

Pour éviter les pannes, les Japonais ont jeté leur dévolu sur certains aliments dont voici les propriétés cachées…

Les produits aphrodisiaques existent partout dans le monde. En japonais, l'expression *"sei no tsuku"* est traditionnellement utilisée pour qualifier la nourriture qui nous donne de l'énergie. Plus large qu'aphrodisiaque, *"sei"* signifie "esprit". Des aliments qui vous procurent de la vitalité, en somme. Alors, que prenaient les Japonais pour "recouvrer leur esprit" ?



Comme la loche, l'anguille figurait au menu de ceux qui voulaient montrer leurs muscles.

DR

Les œufs

Considérés pendant longtemps comme une denrée précieuse ; on en offrait aux malades sous forme de coffret, et à Yoshiwara, le quartier des plaisirs, les vendeurs d'œufs à la coque y déambulaient en début de soirée. Les hommes aimaient les avaler avant de partir à la rencontre de leur beauté. Les Japonais appréciaient et apprécient toujours déguster l'œuf cru, ou le casser sur un bol de riz fumant. C'est un grand classique du petit-déjeuner, pour recharger le corps.

Taro, *nattô*

Les Japonais considéraient comme nourriture revigorante tout ce qui a une texture onctueuse, visqueuse, un peu collante. D'où le *nattô* (soja fermenté qui crée des fils entre les grains) ou l'igname que l'on râpe pour lui donner cette fameuse texture. Parfois on ajoute à ce velouté pâteux de *taro* des œufs crus. L'igname est aussi traditionnellement utilisée comme plante médicinale.

Anguille, loche

On admirait aussi bien leur capacité à vivre longtemps, même hors de l'eau, que la texture glissante de leur peau. Un goût puissant, et surtout pour l'anguille une chair bien grasse : ces deux créatures étaient également appréciées dans le quartier des plaisirs. La marmite de loche était le plat préféré des facteurs ou des porteurs de palanquin, pour qui la force physique était indispensable.

Gokun

La consommation de légumes de la famille de la ciboule, qui dégagent une très forte odeur, a toujours été interdite au sein des temples. On les appelait *gokun* (cinq plantes qui sentent fort). Ces légumes différents selon les écoles et les époques : ail, poireau, oignon, oignon d'échalote, ciboulette… quel que soit le temple, l'ail a toujours été interdit dans la cuisine des moines, puisque considéré comme hautement aphrodisiaque. Ceux qui en avaient consommé n'étaient pas autorisés à franchir le seuil des temples zen.

Légumes-racines

A l'instar de la carotte ou du *gobô* (une sorte de salsifis) les légumes racines étaient considérés comme porteurs d'énergie. Le *kinpira*, un sauté pimenté de *gobô* et carottes en bâtons (voir *Zoom Japon* n°30, mai 2013) tire son nom d'un homme connu pour sa force hors du commun.

On retrouve également d'autres ingrédients, plus rares : le saké dans lequel ont macéré des serpents, le *suppon* (trionyx de Chine) que l'on déguste dans un plat de marmite, ou la viande de gibier, comme le sanglier, étaient réputés pour "réveiller" l'énergie. Les images que ces animaux évoquent sont assez claires. Malgré son apparence peu ragoûtante, le *suppon*, par exemple, était consommé même à l'époque Jômon. La légende racontait que lorsqu'il vous mordait une fois, il ne vous lâchait plus jamais, même en entendant le grondement du tonnerre.

Avez-vous trouvé votre bonheur ? Au moins, lors de votre prochain voyage au Japon, tant attendu, vous saurez composer le menu qui vous "boostera".

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO

NAGAIMO NO BUTANIKUMAKI

(Rouleaux de porc au taro)



PRÉPARATION

1 - Éplucher le taro puis le découper en bâtons.
2 - Couper le poireau de la même longueur que le taro.
3 - Envelopper le taro et le poireau avec les tranches de porc.



4 - Mélanger tous les ingrédients de l'assaisonnement.
5 - Fariner les rouleaux.
6 - Disposer les rouleaux dans une poêle avec l'huile chaude, puis bien colorer toutes les faces (environ 4-5 minutes).
7 - Eliminer la graisse et incorporer l'assaisonnement.
8 - Réduire en y faisant rouler les rouleaux.
9 - Servir aussitôt.

Astuce : Le temps de cuisson peut varier en fonction de l'épaisseur des tranches de porc. On peut ajouter de la carotte, du poivron, du *gobô* ou de l'oignon.Ce plat peut se manger froid.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

500g de travers de porc en tranche
400g de taro
1 botte de poireau ou de ciboule

Pour l'assaisonnement
4 cuillères à soupe de sauce d'huitres
4 cuillères à soupe de saké
4 cuillères à soupe de *mirin*
2 cuillères à soupe de sauce de soja
2 cuillères à soupe de sucre

Farine
Huile



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Dans le quartier de Shibuya, à Tôkyô, un couple en quête d'un love hotel.

DÉCOUVERTE **Nids d'amour à Tôkyô**

Dans le seul quartier de Dôgenzaka, on recense quelque 300 *love hotels.* Une spécificité nippone qui vaut le détour.

Dogenzaka, colline située dans le quartier de Shibuya, est un de ces endroits qui ne dorment jamais. Le cinéma Eurospace y projette des films jusque tard dans la soirée et le Club Asia est une des boîtes de nuit les plus réputées de la capitale. Cependant, la plupart des gens qui errent dans le dédale de ses rues étroites sont là pour une autre raison : passer quelques heures ou la nuit dans l'un de ses 300 *love hotels*.

Prenez, par exemple, l'hôtel AREAS. A première vue, on peut confondre sa façade d'un blanc terne avec celle d'un hôtel ordinaire bon marché. Puis on remarque les deux portes séparées – une pour entrer et l'autre pour sortir du bâtiment – et le panneau annonçant les frais de "repos" et de "séjour" – "repos" étant un séjour de deux ou trois heures le matin ou l'après-midi, tandis que "séjour" signifie une nuitée à plein tarif. Ce sont là des signes révélateurs du fait que le sommeil est la dernière chose à laquelle sa clientèle songe.

La nouvelle génération des *love hotels* est bien loin de ressembler aux établissements tape-à-l'œil d'autrefois. L'un des voisins de l'hôtel AREAS, par exemple, possédait une façade rouge vif et des colonnes de stuc qui lui donnaient l'allure d'un croisement entre un restaurant chinois et un temple grec. Hélas, ce lieu, comme beaucoup d'autres, a récemment été démoli et remplacé par un bâtiment moins ostentatoire. Dans le but d'améliorer leur image et de devenir plus respectable, de nombreux établissements ont même changé de nom. En effet, toute la profession préfère désormais être étiquetée soit comme hôtel de loisirs, soit comme hôtel de créateurs. Cependant, la plupart des gens continuent à les appeler *rabuho* (abréviation de la prononciation japonaise de love hotel, *rabu hoteru*).

Revenons à l'hôtel AREAS et pénétrons-y. Un couloir rose nous guide jusqu'à un grand écran tactile

avec les photos des différentes chambres et leurs prix. Les chambres qui sont éclairées sont toujours disponibles. Une fois notre choix fait, nous payons à un petit guichet et obtenons la clé de la chambre d'une dame d'âge moyen qui nous rappelle que deux personnes au maximum sont autorisées dans la chambre. Nous ne pouvons qu'apercevoir ses mains, car les *love hotels* sont synonymes d'intimité et tout est fait pour éviter le contact visuel.

Le dimanche après-midi est un moment privilégié pour visiter un établissement de ce type. De nombreuses chambres sont occupées et nous tombons sur un autre couple en sortant de l'ascenseur. La chambre est plutôt petite – plus petite que sur la photo grand angle de l'écran en bas. Elle n'a pas de fenêtre (là encore, pour préserver l'intimité) mais une grande baignoire, un canapé rouge et un miroir en forme de cœur. La télévision grand écran propose de nombreuses chaînes pornographiques, mais il n'y a pas de sex toys en vue et seulement deux préservatifs gratuits.

Voilà à quoi ressemble aujourd'hui une chambre sans fioritures à prix moyen. Cependant, comme je l'ai évoqué, les *love hotels* ont une longue histoire, ils ont connu plusieurs mutations, et il fut un temps où beaucoup d'entre eux ressemblaient à des parcs à thème sexuel au design criard. Mais comment ont-ils fini par ressembler à cela ?

Les “lieux d'amour” pouvant être loués à l'heure remontent aux *deai chaya* (littéralement maisons de thé de rencontre) de la période Edo (1603-1868). Ils étaient plutôt semblables à des maisons closes car surtout utilisés par les geishas ou les courtisanes et leurs clients. Les couples non mariés ordinaires et les adultères devaient se contenter des grands espaces, que ce soit un parc, une rive ou le terrain d'un sanctuaire. Ce n'est que dans les années 1930 que l'ancêtre des *love hotels* actuels est apparu. Le Japon, comme beaucoup d'autres pays, a été durement touché par la Grande Dépression et de nombreuses entreprises ont dû proposer leurs biens et services à

Dans le love hotel *AREAS situé à Dogenzaka, on choisit sa chambre sur un écran tactile.*

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Miroir, mon beau miroir. Hotel AREAS, à Dôgenzaka, quartier de Shibuya.

un prix inférieur. Quelqu'un a fini par proposer ce qu'on appelait alors des *enshuku* (littéralement "logis à un yen") que les couples ordinaires pouvaient louer à bas prix pour quelques heures plutôt que de payer plus cher pour une nuit entière. Apparemment, l'un des principaux arguments de vente de ces endroits était la possibilité de verrouiller les portes, offrant ainsi un niveau d'intimité inédit. La serrure sur la porte est l'une des nombreuses innovations qui, tout au long de l'histoire, ont fait des *love hotels* l'avant-garde de l'industrie hôtelière. De nombreux *enshuku* ont dû fermer ou ont été bombardés pendant la Seconde Guerre mondiale, poussant à nouveau les gens à l'extérieur (le parc devant le palais impérial de Tôkyô et les environs du château d'Ôsaka grouillaient, disait-on, de couples). La reconstruction d'après-guerre a donné naissance aux *tsurekomi yado* (auberges de passage) dont la grande attraction était les bains privés, un grand luxe à une époque où la plupart des maisons ne possédaient pas de baignoire et où les gens fréquentaient plutôt les bains publics. Ces établissements étaient si populaires parmi les professionnels du sexe, les couples mariés en quête d'intimité et les amoureux divers qu'en 1961, on recensait quelque 2 700 établissements de ce type dans le seul centre de la capitale.

Les *love hotels* ont pris leur forme classique dans les années 1960, mais à cette époque, ils étaient appelés *moteru* ou motels. Ils se situaient principalement en dehors des grands centres urbains (le premier a ouvert en 1963 dans la préfecture d'Ishikawa, sur la mer du Japon) et étaient fréquentés par le nombre croissant de personnes possédant une voiture. Parmi les innovations apportées par ces établissements figuraient les téléviseurs et l'air conditionné. De plus, ces bâtiments de deux étages disposaient d'un garage au rez-de-chaussée qui permettait un accès anonyme aux chambres situées au-dessus.

Le terme "love hotel" a finalement fait son apparition au début des années 1970. Il serait né à Ôsaka, lorsque les clients de l'hôtel Love ont commencé à prononcer son nom à l'envers. Ce fut le début de l'âge d'or de ces établissements. C'est au cours de

ces années qu'un nombre croissant de ces hôtels ont ouvert dans les villes et que les chambres de style occidental ont commencé à remplacer peu à peu les pièces en tatami et les futons. L'avènement d'une nouvelle ère a été annoncé par l'arrivée, en 1973, de deux nouveaux établissements – tous deux situés à Tôkyô – qui ont immédiatement fait la Une des journaux et capté l'imagination des gens. Tout d'abord, la chanteuse SATSUKI Midori a créé Hotel Japan, un établissement de luxe avec des intérieurs "à l'italienne" où, selon elle, *"les rêves des jeunes amoureux deviendraient réalité"*. Cependant, le nid d'amour de la chanteuse fut bientôt éclipsé par un bâtiment en forme de château qui allait devenir le plus célèbre *love hotel* de tous les temps : le Meguro Emperor. Inspiré par le château de Cendrillon à Disneyland, cet hôtel était scandaleusement cher, mais les gens affluaient dans ses 30 chambres pour profiter du nec plus ultra du service de luxe, ce qui lui a permis d'atteindre un chiffre d'affaires mensuel de 40 millions de yens.

L'énorme succès de ces deux établissements a poussé de nombreux autres *love hotels* à suivre la voie du luxe, ce dernier terme signifiant souvent extravagances. L'imagination des concepteurs et le budget disponible étaient les seules limites à ce qui pouvait être réalisé. Bientôt, des dizaines d'hôtels proposent des chambres ressemblant à des bateaux de pirates, des vaisseaux spatiaux ou même un ring de boxe avec un lit en forme de cercle au milieu. En outre, chacun essayait de surpasser ses concurrents en installant des lits tournants ou vibrants, des planétariums, des gondoles, des balançoires, des aquariums avec des méduses qui brillent dans le noir. Et beaucoup, beaucoup de miroirs partout, tout cela au nom de l'évasion et de l'expérience perverse ultime. Les observateurs occidentaux les ont peut-être qualifiés de kitsch et d'insipides, mais les Japonais les ont invariablement considérés comme beaux et romantiques. Après tout, ce n'est pas un hasard si Tokyo Disneyland, ouvert en 1983, est le troisième parc à thème le plus visité au monde.

A l'époque, même si les *love hotels* étaient réglementés par le ministère de la Santé, du Travail et des

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Dans ce love hotel*, possibilité de se costumer pour pimenter le moment passé ensemble.*

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Cat's, love hotel *situé dans le quartier d'Ikebukuro à Tôkyô.*

Affaires sociales, tout comme les hôtels ordinaires, ils étaient considérés comme des lieux à la réputation douteuse et leur couverture médiatique se limitait à des programmes télévisés de fin de soirée et à des magazines spécialisés. En 1984, le gouvernement les a donc placés sous la juridiction de la nouvelle Loi sur la moralité publique au même titre que les entreprises liées au sexe comme les *soaplands* et les clubs de strip-tease.

A la même époque, leurs clients – en particulier les femmes qui avaient voix au chapitre lorsqu'il s'agissait de choisir l'hôtel – ont commencé à demander quelque chose de différent : des chambres moins chères et un design plus simple avec plus de commodités comme des équipements de karaoké, des consoles de jeux et d'autres types de divertissement. En d'autres termes, les *love hotels* ont commencé à être considérés comme des lieux où les couples n'allaient pas seulement faire l'amour mais aussi passer quelques heures ou toute la journée à se détendre et à s'amuser. La réponse du secteur à ce nouveau défi (et à une nouvelle révision plus stricte de la loi en 2010) a été de se réinventer et de se transformer en "hôtels de loisirs", une sorte de version améliorée des *business hotels* spartiates avec des intérieurs modernes et élégants et un large choix de commodités nonchalantes, notamment des fauteuils de massage, des jacuzzis et des dizaines de programmes musicaux. En outre, pour attirer les femmes, les responsables de ces établissements ont mis de côté les fouets et les chaînes et ont commencé à mettre à disposition les derniers shampoings et après-shampoings à base de plantes. Aujourd'hui encore, les femmes sont plus susceptibles de participer au salon annuel des hôtels de loisirs de Tôkyô (qui a attiré, en 2019, 11 000 personnes et 156 entreprises) qu'à une convention sur les gadgets sexuels.

De nos jours, de plus en plus d'établissements vont jusqu'à proposer des formules spéciales à bas prix pour les femmes célibataires qui souhaitent passer la nuit à l'hôtel. Ces "plans pour femmes" offrent aux clientes une expérience semblable à celle d'un centre de villégiature, avec des services esthétiques

ZOOM JAPON **Publié par les éditions Ilyfunet**

12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info





Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

Ont participé à ce numéro :

Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Jean Derome, Gianni Simone, Mario Battaglia, Sekiguchi Ryôko, Maeda Haruyo, Takachi Yoshiyuki, Kashio Gaku, Taniguchi Takako, Etori Shoko, Masuko Miho, Marie-Amérie Pringuey, Marie Varéon (maquette)

et des repas gastronomiques. Même l'ancien Meguro Emperor, après avoir connu des temps difficiles dans les années 1990, a été récemment rénové et propose désormais un plan *Joshikai* ("fête des filles") où les femmes peuvent venir après le travail et s'amuser dans des chambres équipées d'écrans géants, de systèmes surround 5.1 et de *"lits de luxe utilisés dans le célèbre hôtel Ritz-Carlton et Westin"*.

Dans le secteur de l'hôtellerie et de la restauration, où les propriétaires s'efforcent de garder une longueur d'avance, tout client est le bienvenu. Ceux qui fréquentent aujourd'hui les *love hotels* vont des jeunes couples d'une vingtaine d'années aux étrangers curieux, en passant par des salariés accompagnés d'une prostituée et les couples plus âgés cherchant à agrémenter leur mariage tout en s'éloignant de leurs enfants. Pour aider les adultères dans leurs escapades, dans les chambres, il existe un canal musical baptisé "alibi" – retour au vieux *iiwake terehon* (téléphone d'excuse) – qui diffuse des bruits de fond tels que la circulation automobile ou un salon de *pachinko*, au cas où ils devraient appeler chez eux.

Les seuls clients qui sont encore largement indésirables sont les couples homosexuels. Malheureusement, la plupart des *love hotels* continuent d'ignorer la révision de 2018 de la loi sur l'hôtellerie qui stipule qu'il est illégal de refuser des clients en raison de leur orientation ou de leur identité sexuelle.

L'interdiction de la communauté gay est difficile à expliquer, surtout si l'on considère que les affaires ne sont pas aussi bonnes qu'avant. Au début du siècle, par exemple, on estimait à 30 000 le nombre des *love hotels* dans l'Archipel, mais aujourd'hui leur nombre est tombé à moins de 6 000. Pourtant, ils accueillent chaque jour quelque 1,4 million de clients, et les analystes estiment que le secteur génère des centaines de milliards par an.

Vive les *love hotels* ! Après tout, ils sont, selon certains, la plus grande invention japonaise de tous les temps.

Jean Derome
avec la complicité d'Eric Rechsteiner



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Un salaryman et une jeune femme se dirigent vers un love hotel. *Quartier de Kabukichô, Shinjuku.*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Une porte pour entrer et une autre pour sortir, tout est pensé pour préserver l'intimité des clients.



emplois

● **Propose poste aide soignant pour jeune handicapé.** Permis B demandé - 40h/sem. à partir du 1er janvier. 06 13 24 47 91 (fr) / 06 87 24 70 90 (jp)

● **Atelier Kaba EURL Architecture et paysage**
- la création et la réalisation de jardins japonais.
- l'aménagement intérieur et extérieur résidentiel ou commercial.
tél : 01 4113 6005 contact@atelierkaba.fr http://atelierkaba.fr

divers

● **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur https://toulouse-sakeclub.com

Japan Rail Pass
Vente de JR pass par internet
www.jr-pass.fr

événements

● **Nouveau point de distribution à Lille** Ami(e)s Lillois, Zoom Japon est désormais disponible aux Halles modernes 64, rue du Molinel 59000 Lille. Outre l'excellence de ses produits d'origine locale, la boutique vous propose donc de vous régaler tous les mois avec la dernière édition de votre magazine, espérons-le, préféré.

cours

● **Cours de japonais individuel sur Skype.** Tous niveaux, préparation JLPT. nihongo75004@gmail.com

● **Cours de japonais en ligne.** Niveau débutant à business. Prof japonaise 38ans, expérimentée le business international parlant français. info@focus-j.com

● **Stage intensif de japonais pour débutant (en présentiel ou distanciel)** du 26 janvier au 19 mars 2021 - 32 h - mar. et ven. 19h-21h - 395€ TTC. www.espacejapon.com

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)

Emploi	50€ttc	Amitié	40€ttc
Evénement	45€ttc	Logement	35€ttc
Cours	40€ttc	Divers	30€ttc



Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :
• Droit du séjour et du travail des étrangers
• Droit du travail (individuel et collectif)
• Droit de la famille
• Droit médical et réparation de préjudices corporels
• Droit pénal
Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits
Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises
HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr



NHK WORLD-JAPAN présente
Masterpieces of NHK Symphony Orchestra

Une sélection musicale de haut vol et des chefs d'orchestre de renommée internationale pour marquer la fin d'une saison sans précédent et célébrer le Nouvel An. En vous souhaitant d'y trouver beaucoup de sérénité et d'inspiration.

◆◆◆

mercredi 23 déc. 19h10
Alexander Vedernikov: Tchaïkovski, *La Belle au bois dormant*, Op. 66

◆

jeudi 24 déc. 19h10
Christoph Eschenbach: Brahms, Symphonie n° 2 en ré majeur, Op. 73

◆

vendredi 25 déc. 19h10
Paavo Järvi: R. Strauss, *Une vie de héros*, Op. 40

◆

mercredi 30 déc. 19h10
Paavo Järvi: Rachmaninov , Symphonie n° 3 en la mineur, Op. 44

◆

jeudi 31 déc. 19h10
Vladimir Fedosseïev: Tchaïkovski, Symphonie n° 4 en fa mineur, Op. 36

◆

vendredi 1er jan. 19h10
Herbert Blomstedt: Beethoven, Symphonie n° 3 en mi bémol majeur, Op. 55

Présentation des oeuvres et des chefs d'orchestre en compagnie de Katayama Morihide, critique musical, et Yamamoto Miki, présentatrice.

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264

En direct sur le web et l'appli gratuite :
nhk.jp/world

